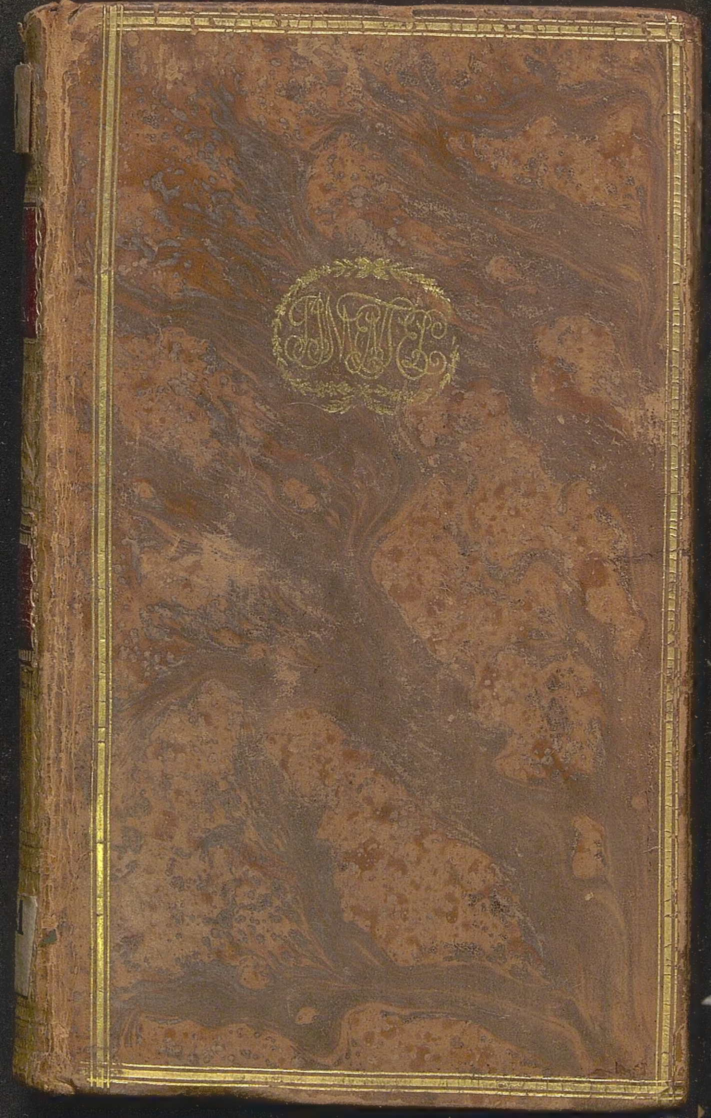
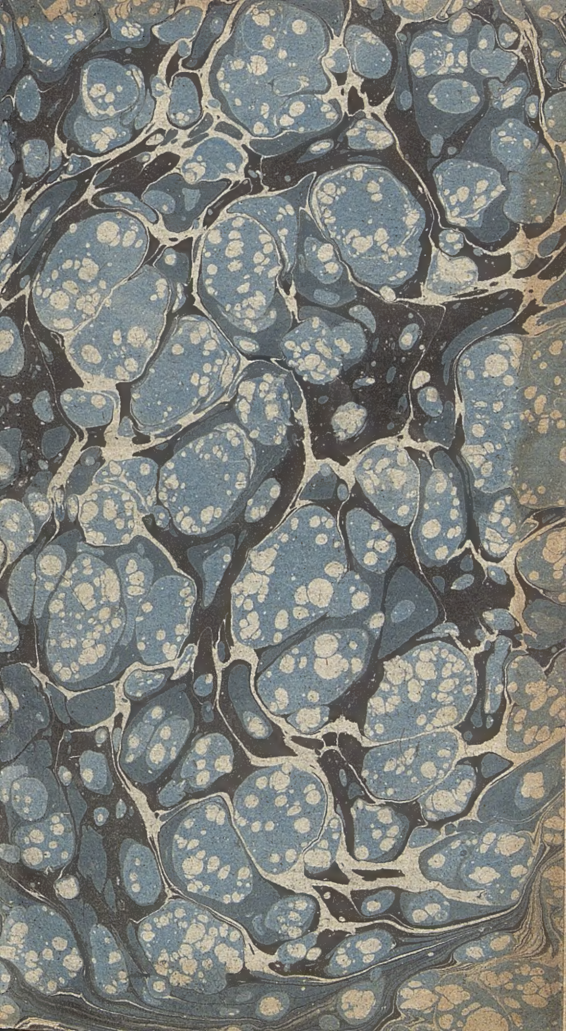
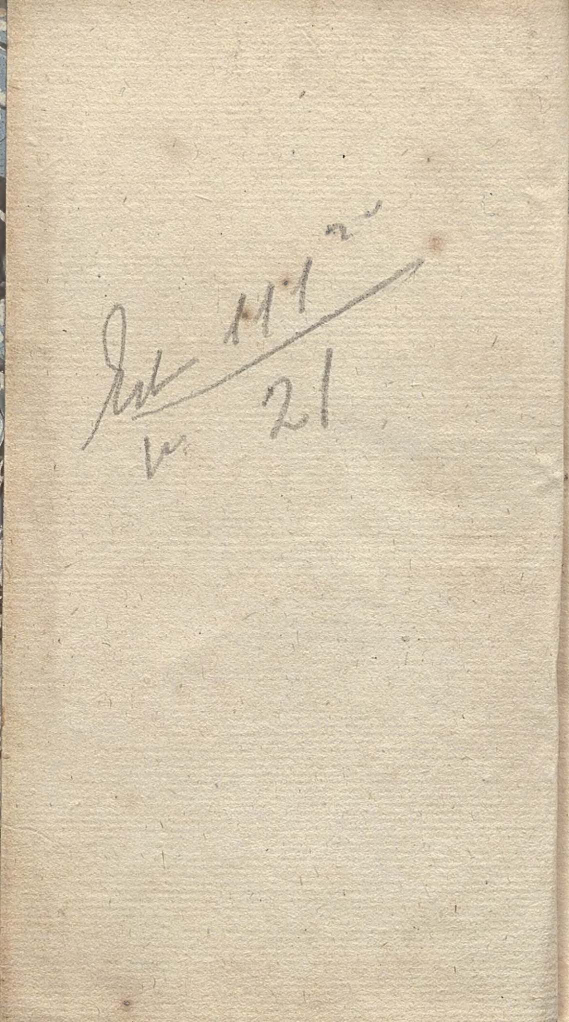








ŒUVRES COMPLÈTES
DE
BERQUIN.

TOME VINGT-UNIÈME.



Vois combien il sort de vapeur de cette eau..

Marillier. d. Villerey

LE LIVRE DE FAMILLE,

OU

JOURNAL DES ENFANS,

CONTENANT des historiettes morales et amusantes, mêlées d'entretiens instructifs sur tous les objets qui les frappent journellement dans la nature et dans la société,

PAR BERQUIN;

MIS EN ORDRE

PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

PAULINE. Ah! maman, aidez-moi à réfléchir, je vous en prie.

Madame DE VERTEUIL. C'est le principal objet de tous nos entretiens.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802).

LE LIVRE DE FAMILLE,

OU

JOURNAL DES ENFANS.

LA PLUIE.

Mme DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

PAULINE.

Ah ! ma chère maman, comme je voudrois qu'il vînt à pleuvoir!

Mme DE VERTEUIL.

Pourquoi donc, Pauline ?

PAULINE.

C'est que le jardinier vient de me dire qu'il faudroit qu'il tombât de l'eau pour faire mûrir les groseilles.

Mme DE VERTEUIL.

Cependant tu te plains quelquefois de la pluie, lorsqu'elle t'empêche d'aller à la promenade.

PAULINE.

Oh ! je ne m'en plaindrai plus. Qu'il pleuve, qu'il pleuve, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Je le voudrois bien aussi, ma fille ; mais ni toi, ni moi, personne enfin sur la terre, ne peut faire tomber la pluie à son commandement : il faut attendre qu'elle tombe d'elle-même.

PAULINE.

Mais, maman, la pluie nous vient des nuages. Si nous pouvions monter dans les nuages, ne pourrions-nous pas faire pleuvoir ?

Mme DE VERTEUIL.

Non, ma fille. Il est très-facile d'aller dans les nuages ; mais en faire tomber de la pluie, c'est ce qui ne dépend pas de nous.

PAULINE.

Il est facile d'aller dans les nuages ? Et comment cela ? Il me semble qu'il faudroit avoir des ailes comme un oiseau.

Mme DE VERTEUIL.

Les ailes seroient un excellent moyen pour cet effet ; mais hélas ! nous n'en avons point. Nous avons des jambes, et nos jambes peuvent y suffire.

PAULINE.

Des jambes pour aller dans les nuages ?

Mme DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, Pauline ; et tu vas bientôt convenir toi-même qu'il n'est rien de si aisé à comprendre.

PAULINE.

Oh ! voyons, je vous prie, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Tu sauras d'abord qu'il y a des pays où l'on voit s'élever des montagnes, c'est-à-dire de grands monceaux de terre, de sable et de pierre, qui sont trente ou quarante fois plus hautes que les tours de

Notre-Dame, plus hautes encore que le Mont-Valérien, que je t'ai fait voir du haut de l'étoile de Chaillot.

PAULINE.

Eh bien! maman, ces montagnes?

Mme DE VERTEUIL.

Lorsque l'on est grimpé sur leur sommet, on est aussi haut que les nuages, et quelquefois plus haut; alors on les voit de là sous ses pieds, comme nous les voyons d'ici sur nos têtes.

PAULINE.

Et comment paroissent-ils être faits!

Mme DE VERTEUIL.

Tu peux me le dire, Pauline.

PAULINE.

Moi, maman? Je n'ai pas grimpé sur les montagnes, qu'il m'en souvienne.

Mme DE VERTEUIL.

Il est vrai. Mais il t'est cependant arrivé de te promener au milieu d'une espèce de nuage.

PAULINE.

Et quand donc, maman?

Mme DE VERTEUIL.

L'hivèr dernier. Ne te souviens-tu pas de cet épais brouillard qui nous surprit un jour, lorsque nous revenions de chez ton oncle?

PAULINE.

Oui, vraiment, je m'en souviens encore.

Mme DE VERTEUIL.

Eh bien! Pauline, ce brouillard étoit une espèce de nuage; et l'on voit sous ses pieds les nuages comme un brouillard, lorsque l'on est au sommet d'une haute montagne.

PAULINE.

Voilà qui est singulier.

Mme DE VERTEUIL.

Quoique nous fussions alors au milieu du brouillard, il nous fut impossible de le faire tomber en pluie. Il nous seroit donc aussi impossible de faire tomber

les nuages en pluie, quand nous serions au milieu des nuages.

PAULINE.

Comment vient donc la pluie, maman?

Mme DE VERTEUIL.

Ton papa m'a promis de te l'expliquer.

PAULINE.

Oh! c'est bon. Je saurai bien le faire souvenir de sa promesse.

LES VAPEURS.

M. DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

PAULINE.

Mon papa, voulez-vous me permettre de monter sur cette banquette, près de la croisée ? Je n'ouvrirai pas la fenêtre ; je ne veux que regarder dans la rue à travers les vitres.

M. DE VERTEUIL.

Je le veux bien, Pauline. Viens, je vais te poser moi-même sur la banquette. Tu peux maintenant voir passer les voitures et les belles dames qui sont dedans, comme si la fenêtre étoit ouverte.

PAULINE.

Il est vrai, mon papa. (*Après un moment de silence.*) Mais, qu'est-ce

donc ? Je ne vois plus rien à travers la vitre. Elle étoit si claire il n'y a qu'un moment ! D'où cela vient-il, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

Cela vient de ce que tu l'as obscurcie par ton haleine. Viens devant cet autre carreau. Ne vois-tu pas bien clair à travers ?

PAULINE.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Ouvre maintenant à demi la bouche en avançant les lèvres, et pousse ton haleine contre ce même carreau qui est encore si clair. Vois-tu comme il a été tout de suite obscurci par la vapeur sortie de ta bouche ?

PAULINE.

Il est vrai.

M. DE VERTEUIL.

Et sais-tu ce que c'est que cette vapeur ?

PAULINE.

Oh! non, du tout.

M. DE VERTEUIL.

C'est de l'eau chaude sortie de ta bouche avec l'air que tu as soufflé au-dehors. Tiens, je vais le faire moi-même pour que tu voies mieux. Lorsque je pousse mon haleine contre cette vitre, elle se couvre d'une certaine quantité de vapeur. Si je souffle encore plus fort ou plus long-temps, cette vapeur devient de plus en plus épaisse, jusqu'à ce qu'elle redevienne de l'eau. Tiens, je vais recommencer. Vois-tu? Déjà il se forme de petites gouttes; déjà elles commencent à couler le long de la vitre. Les voilà toutes descendues, il ne reste plus de vapeur, et tu peux voir encore à travers cette même vitre, qui étoit tout-à-l'heure si trouble.

PAULINE.

Il est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Te voilà donc sûre, par tes yeux,

qu'une vapeur est proprement de l'eau. Lorsque cette vapeur est légère, elle reste quelque temps dans cet état, comme tu peux le voir sur cette vitre qui est devant toi; et alors il n'est pas possible de distinguer par tes yeux si c'est de l'eau. Mais touche-la du bout du doigt, tu sentiras bien qu'elle est humide. Si cette vapeur vient à s'épaissir, alors elle devient de l'eau; et, lorsque cette eau coule, il ne reste plus de vapeur. Regarde encore. (*Il recommence l'opération.*)

PAULINE.

Tout cela est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te le fasse voir plus clairement encore, avec une tasse d'eau bouillante?

PAULINE.

Oh! voyons, je vous prie. (*M. de Verteuil va chercher une tasse avec une soucoupe; il verse de l'eau bouillante dans la tasse.*)

M. DE VERTEUIL.

Vois combien il sort de vapeurs de cette eau.

PAULINE.

Oui, mon papa, il en sort beaucoup.

M. DE VERTEUIL.

Tiens la main au-dessus, tu sentiras que cette vapeur est chaude et en même temps humide.

PAULINE, *présentant la main à la vapeur.*

Oui, cela est vrai.

M. DE VERTEUIL.

Tu vois que cette soucoupe est bien sèche; touches-y toi-même. Eh bien! je vais l'exposer un moment à la vapeur. Vois-tu comme elle est devenue promptement humide? Maintenant je vais la tenir exposée plus long-temps. Regarde, la vapeur commence à s'épaissir au fond de la soucoupe. La voilà qui se forme déjà en petites gouttes. Ces gouttes se rassemblent autour du

bord. En voici une prête à tomber. Reçois-la sur ta main. Cette goutte est justement de l'eau, comme il y en a dans la tasse.

PAULINE.

Oui, c'est la même chose.

M. DE VERTEUIL.

Si tu sais retenir ce que je viens de te montrer, tu seras en état de comprendre des choses plus intéressantes, que je veux t'expliquer un autre jour.

PAULINE.

O mon papa ! je suis impatiente de les apprendre.

LES NUAGES.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, PAULINE.

M. DE VERTEUIL.

REGARDE, Adrien, comme ta petite sœur s'est joliment tapis dans ce coin pour se réchauffer au soleil.

PAULINE.

Oh ! il fait très-bon ici, mon papa, je vous assure.

ADRIEN.

La voilà bien attrapée ; le soleil a disparu.

PAULINE.

C'est bien dommage. D'où cela vient-il donc, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Viens ici à la fenêtre, et tu en sauras

la raison. Vois-tu ce grand nuage blanc, qui court dans les airs ?

PAULINE.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien! Pauline, le soleil est là derrière comme derrière un rideau. C'est pour cela que tu ne peux pas le voir; mais lorsque le nuage aura couru plus loin, ce sera comme si le rideau avoit été tiré, et alors tu verras le soleil reparoître. Tiens, voilà déjà le nuage qui s'éloigne peu à peu, et le soleil qui se montre de nouveau.

ADRIEN.

De quoi est donc fait un nuage, mon papa ?

PAULINE.

Je voudrois bien le savoir aussi.

M. DE VERTEUIL.

Venez tous deux auprès de la table, je vais vous l'expliquer. (*Adrien et Pauline s'approchent de la table. M. de*

Verteuil lève le couvercle d'une bouilloire qui est sur un réchaud.) Voyez-vous cette fumée qui sort de la bouilloire ? Cherche dans ta mémoire, Pauline. Tu dois savoir ce que c'est.

PAULINE.

Oh! oui, mon papa, je me le rappelle. C'est une vapeur comme celle qui sort de ma bouche, et celle qui s'élevoit l'autre jour de la tasse.

M. DE VERTEUIL.

Tu t'en souviens à merveille. Cette fumée n'est autre chose que de l'eau, qui, par la grande chaleur du feu placé sous la bouilloire, s'élève en vapeur. Lorsqu'une vapeur est arrêtée par quelque chose, et qu'ainsi elle peut se rassembler, s'épaissir et se refroidir, cette vapeur devient de l'eau; mais lorsque rien ne l'arrête, et qu'ainsi elle ne peut pas se rassembler, s'épaissir et se refroidir, alors elle se disperse et se perd dans l'air, comme fait à présent la vapeur qui

s'élève de la bouilloire, quand je ne tiens pas l'écuelle par-dessus.

Retournons maintenant à la fenêtre. Voyez-vous cette terrasse qui règne le long de la maison ? Il y reste encore de l'eau de la pluie d'hier. Le soleil y darde ses rayons avec force. Regardez bien, et vous verrez qu'il s'en élève çà et là quelques vapeurs, comme celles de la bouilloire, mais qui ne sont pas aussi épaisses.

ADRIEN.

Effectivement, je les vois s'élever. Tiens, Pauline, regarde là-bas, vers le milieu; les vois-tu ?

PAULINE.

Oui, oui; je les vois aussi, mon frère.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien! mes enfans, ces vapeurs s'élèvent de la même manière que celles de l'eau bouillante. Le soleil échauffe l'eau répandue sur la terrasse, comme le feu échauffe l'eau renfermée dans la

bouilloire. Tu sais, Pauline, combien le soleil donne de chaleur ?

PAULINE.

Oh! oui, mon papa; je le sentois bien tout-à-l'heure, dans mon petit coin, lorsqu'il donnoit sur moi.

M. DE VERTEUIL.

Il échauffe de même l'eau répandue sur la terrasse; c'est pourquoi elle fume et s'élève en vapeurs, comme celle de la bouilloire. Tiens, vois-tu comme le soleil donne aussi là-bas sur l'eau qui est dans le fossé?

PAULINE.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Cette eau doit donc s'élever aussi en vapeurs; mais ces vapeurs sont moins épaisses que celles qui s'élèvent de l'eau répandue sur la terrasse.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Il n'y a qu'un peu d'eau sur la terrasse ; ainsi cette eau a pu s'échauffer aisément. Mais dans le fossé il y a beaucoup d'eau ; ainsi cette eau n'a pu s'échauffer aussi vîte. Tu as pu observer à la cuisine qu'il falloit beaucoup moins de temps pour faire bouillir un peu d'eau dans une petite bouilloire, que pour faire bouillir beaucoup d'eau dans un grand chaudron.

ADRIEN.

Il est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'eau du fossé ne donne pas des vapeurs aussi épaisses que celles de la terrasse ; et c'est la raison pour laquelle tu ne peux voir les vapeurs qui s'élèvent de l'eau du fossé.

PAULINE.

Mais, mon papa, comment sait-on qu'il s'élève des vapeurs de l'eau du fossé, puisqu'on ne les voit pas ?

M. DE VERTEUIL.

Parce que l'on a observé que les fossés, les viviers et les autres grands amas d'eau s'épuisent peu à peu, s'ils ne reçoivent de l'eau nouvelle; mais savez-vous ce que nous avons à faire pour que vous puissiez vous en convaincre par vos propres yeux?

ADRIEN.

Eh! quoi donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Nous allons faire mettre un grand baquet près du fossé, ou dans le jardin, et nous y verserons de l'eau jusqu'au bord, tant qu'il ne puisse pas y en entrer davantage. Nous laisserons ensuite reposer cette eau pendant quelques jours sans y en ajouter de nouvelle. En regardant dès demain dans le baquet, vous verrez qu'il ne sera plus exactement rempli jusqu'au bord, mais qn'il y aura un peu moins d'eau qu'aujourd'hui. Après demain il y en aura moins encore, et moins encore le jour suivant, et ainsi de suite, jusqu'à

ce qu'il devienne absolument vide; pourvu cependant qu'il ne vienne pas à pleuvoir dans cet intervalle ; car vous sentez à merveille que la pluie y feroit entrer de nouvelle eau.

ADRIEN.

Je serai bien aise de faire cette expérience.

M. DE VERTEUIL.

Nous pourrons la commencer aujourd'hui même, et nous irons voir tous les jours combien il s'est évaporé de l'eau du baquet. Mais, dis-moi, Pauline, lorsque tu as laissé tomber de l'eau sur le fourreau de ta poupée, ou que tu viens de le laver, que fais-tu pour le faire sécher?

PAULINE.

Je le donne à Nanette, qui l'expose devant le feu, ou qui le met au soleil.

M. DE VERTEUIL.

Et alors le fourreau sèche, n'est-il pas vrai?

PAULINE.

Oui bien, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Et pendant qu'il séchoit, ne l'as-tu jamais vu fumer?

PAULINE.

Oh! pardonnez-moi, lorsque l'ardeur du feu, ou celle du soleil, étoit bien forte.

M. DE VERTEUIL.

C'est qu'alors il sortoit du fourreau tant de vapeurs à la fois, que tu pouvois les voir; mais lorsque le feu étoit petit, ou que le soleil n'étoit pas bien ardent, voyois-tu sortir les vapeurs?

PAULINE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Cependant le fourreau n'en séchoit pas moins à la longue.

PAULINE.

Oh! sans doute.

M. DE VERTEUIL.

Tu comprends donc que l'eau s'évaporoit alors, quoique tu ne visses pas la vapeur; mais lorsqu'il n'y avoit ni feu ni soleil, et que Nanette se contentoit de suspendre le fourreau en plein air, ce fourreau ne parvenoit-il pas enfin à sécher, quoiqu'il lui fallût plus de temps?

PAULINE.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Ainsi donc la seule chaleur de l'air suffit pour faire évaporer l'eau de tout ce qui est humide. Mais savez-vous ce que deviennent toutes les vapeurs qui s'élèvent, soit de la terrasse, soit du fossé, soit du fourreau de la poupée de Pauline, soit enfin de tout ce qui est humide sur la terre?

ADRIEN.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Elles s'élèvent dans l'air, et là elles se

rassemblent, et restent suspendues. C'est ce qui forme les nuages.

PAULINE.

Quoi! mon papa, ce gros nuage qui est là-haut n'est formé que de vapeurs?

M. DE VERTEUIL.

Non, ma fille; mais c'en est assez pour aujourd'hui sur cette matière. Nous la reprendrons dans un autre entretien.

LA PLUIE.

M. DE VERTEUIL, PAULINE, ADRIEN, ses enfans.

ADRIEN.

Voulez-vous me permettre, mon papa, d'aller me promener avec ma sœur dans le jardin ?

M. DE VERTEUIL.

Je le voudrois, mon ami ; mais le temps est bien sombre. Je crains qu'il ne pleuve bientôt. Voyons, je ne me trompois pas. Voici les premières gouttes qui commencent à tomber.

PAULINE.

Ah! tant pis. Mais non, c'est tant mieux que je voulois dire. La pluie va faire mûrir les groseilles.

M.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai. Les groseilles et tous les autres fruits en ont besoin.

PAULINE.

Nous en aurons une bonne ondée, car les nuages sont bien noirs.

M. DE VERTEUIL.

Tu te souviens donc de ce qui forme les nuages?

PAULINE.

Oui, mon papa; ce sont des vapeurs comme celles qui sortoient l'autre jour de la bouilloire.

M. DE VERTEUIL.

Tu l'as fort bien retenu. En effet, comme nous le disions dans le même entretien, toutes les vapeurs qui s'élèvent de l'eau, et de tout ce qu'il y a d'humide sur la terre, montent là-haut dans l'air, s'y rassemblent, et composent ainsi les nuages. Mais vous souvenez-vous de ce qui arrive lorsque les vapeurs sont devenues trop épaisses?

ADRIEN.

Oui, mon papa, ces vapeurs redeviennent de l'eau.

M. DE VERTEUIL.

A merveille. Eh bien! lorsque les vapeurs qui forment les nuages sont redevenues de l'eau, elles retombent, comme elles sont maintenant, en gouttes de pluie.

PAULINE.

Oui, je comprends, comme les vapeurs de l'eau bouillante que vous aviez reçues dans l'écuelle retomboient en gouttes le long des bords.

M. DE VERTEUIL.

On ne peut pas mieux, ma chère Pauline; mais savez-vous pourquoi les vapeurs s'élèvent, et les gouttes retombent?

ADRIEN.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

C'est que les vapeurs sont plus légères

que l'air, et que les gouttes d'eau sont plus pesantes.

PAULINE.

Je ne comprends pas bien cela, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Je vais te l'expliquer d'une autre manière. Tiens, j'ai ici une petite pierre et un petit morceau de bois; prends-les l'un et l'autre, et jette-les dans cette cuvette qui est pleine d'eau.

PAULINE, *après les avoir jetés dans l'eau.*

Oh! voilà la petite pierre au fond, et le morceau de bois aussi; mais non, le morceau de bois revient sur l'eau.

ADRIEN.

Et la pierre y reviendra-t-elle aussi, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami; la pierre restera toujours au fond de l'eau, et le morceau de bois remontera toujours au-dessus. Re-

gardez bien si je pousse avec la main le morceau de bois jusqu'au fond de la jatte; aussitôt que je ne le retiens plus, il remonte.

ADRIEN.

Oui, cela est vrai, mon papa.

PAULINE.

Et la pierre ?

M. DE VERTEUIL.

Si je la retire du fond de la jatte et que je la laisse aller, elle retombe au fond comme auparavant.

ADRIEN.

Oui, je le vois, la pierre ne peut pas rester sur l'eau, et le morceau de bois ne peut pas rester au fond.

M. DE VERTEUIL.

Je vais te mettre tour-à-tour dans les mains une grosse pierre et un gros morceau de bois : tiens, ce morceau de bois n'est-il pas de la même grosseur que cette pierre ?

ADRIEN.

Oui, mon papa, c'est la même chose.

M. DE VERTEUIL.

Pourrois-tu soulever ce morceau de bois et le tenir dans tes mains?

ADRIEN.

Je vais essayer, mon papa. (*Il soulève le morceau de bois et le porte.*) Oh! oui, je suis assez fort pour le tenir.

M. DE VERTEUIL.

Voyons maintenant la pierre.

ADRIEN, *essayant de soulever la pierre.*

Oh! non, mon papa, elle est trop lourde pour moi; c'est tout ce que je puis faire que de la remuer.

M. DE VERTEUIL.

Te voilà donc bien convaincu par toi-même que la pierre est plus pesante que le bois, quoiqu'elle ne soit pas du même volume?

ADRIEN.

Oh! il n'y a pas de moyen d'en douter.

M. DE VERTEUIL.

Je vais maintenant jeter la pierre et le morceau de bois dans ce baquet rempli d'eau.

PAULINE.

Voilà la pierre qui reste au fond, et le morceau de bois qui revient pardessus.

ADRIEN.

D'où cela vient-il donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

C'est que le bois étant plus léger qu'un pareil volume d'eau monte au-dessus, et que la pierre au contraire étant plus pesante qu'un pareil volume d'eau descend au-dessous. Il en est de même des nuages; les vapeurs dont ils sont formés sont plus légères que l'air; c'est pourquoi elles cherchent, comme le morceau de bois, à s'élever au-dessus. Mais lorsqu'elles redeviennent de l'eau, cette eau étant plus pesante que l'air, elle doit,

comme la pierre, chercher à tomber au-dessous.

ADRIEN.

Mais, mon papa, je croyois, d'après ce que vous m'aviez dit, que les vapeurs étoient toujours de l'eau.

M. DE VERTEUIL.

Oui, en effet, Adrien, elles sont toujours de l'eau, mais non de l'eau seulement. Les vapeurs sont de l'eau mêlée avec de l'air chaud, c'est-à-dire avec de l'air et du feu. L'air chaud, mêlé avec les vapeurs, fait qu'elles sont plus légères que l'eau seule, comme je vais vous en donner la preuve. (*M. de Verteuil se fait apporter une jatte pleine d'eau de savon, avec un tuyau de paille.*) Regardez bien, mes enfans, je vais prendre un peu d'eau de savon au bout de ce tuyau. Le voilà qui se forme en goutte, et la goutte tombe. Je vais en prendre une autre et souffler dedans, vous verrez la différence. (*Il souffle.*)

PAULINE.

O mon papa! quelle jolie boule! Elle est de toutes les couleurs.

M. DE VERTEUIL, *secouant la boule du bout de son tuyau.*

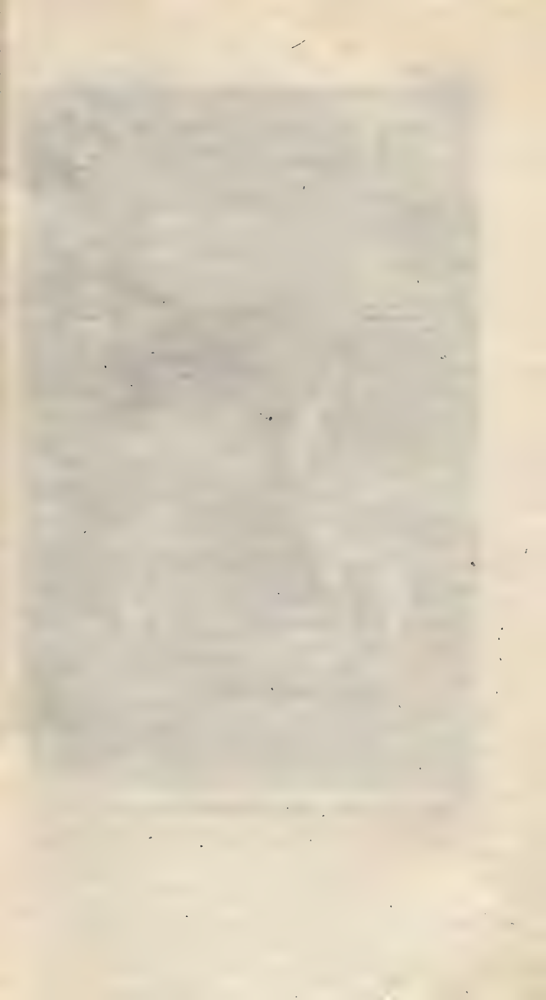
Voyez-vous, elle flotte maintenant dans l'air, parce que son poids est à-peu-près égal à celui d'un pareil volume d'air. Si j'avois pu parvenir à la faire beaucoup plus grosse, au lieu de flotter, elle se seroit élevée rapidement comme la fumée, parce qu'elle auroit été beaucoup plus légère qu'un volume d'air pareil au sien.

ADRIEN.

O mon papa! voilà qui est singulier; c'est peut-être aussi ce qui fait monter ces grands ballons que nous avons vu s'élever avec des hommes jusqu'au-dessus des nuages.

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon cher Adrien, et je suis charmé que tu aies conjecturé cela de





Voyez vous, elle flotte maintenant dans l'air..

Marillier. D.

toi-même. Revenons à notre boule de savon ; je vais la toucher du bout du doigt : voyez-vous, mes enfans, elle se brise ; l'air chaud que j'y avois soufflé en sort, et se répand dans la chambre. Mais l'eau et le savon ne sont pas assez légers pour pouvoir se soutenir comme lui ; il faut donc qu'ils retombent, et ils retombent, comme vous avez pu le voir, en petites gouttes. Il en arrive de même aux vapeurs dans les nuages. Les vapeurs sont de petites boules d'eau mêlées avec de l'air chaud. Ces boules sont justement en petit ce que les boules que je viens de faire sont en grand. Tant que les boules d'eau restent entières, elles flottent en l'air comme font les boules de savon ; mais aussitôt que ces petites boules crèvent, ou parce qu'elles sont poussées trop violemment l'une contre l'autre, ou par quelqu'autre raison que se soit, alors l'air chaud qu'elles renferment en sort ; l'eau reste seule ; et, comme elle est trop pesante pour pouvoir rester en l'air, elle tombe aussitôt, et

en tombant, elle se rassemble en petites gouttes pareilles à celles que vous voyez à présent tomber. Comprenez-vous maintenant comment se forme la pluie ?

PAULINE.

Oui, oui, mon papa ; et dorénavant quand nous nous mouillerons, nous serons au moins en état de dire pourquoi.

LES SUITES FACHEUSES
DE LA COLÈRE.

Mme DE CELIGNY, AGATHE sa fille, ÉMILIE sa nièce, JUSTINE sa femme de chambre.

AGATHE.

OH! venez, maman, dans la chambre de ma cousine; tenez, voyez-vous son miroir tout en pièces, et ici, près de la table, un grand tas de porcelaines cassées. La pauvre Emilie en aura bien du chagrin. Comment cela peut-il être arrivé ?

Mme DE CELIGNY.

Je n'en sais rien, Agathe, je vais appeler Justine pour m'en informer. (*Elle appelle.*) Justine, Justine.

JUSTINE, *en s'avançant.*

Que voulez-vous, madame ?

Mme DE CELIGNY.

Je veux savoir de vous la cause de ce dégât.

JUSTINE, *avec embarras.*

Madame, c'est. . . . . Oh ! je n'ose pas vous le dire.

Mme DE CELIGNY.

Ne craignez rien ; parlez : le mal est fait ; est-ce vous qui l'avez causé ?

JUSTINE.

Oh ! non, madame ; je serois allée vous l'avouer tout de suite. Il faut dire cependant que j'ai donné lieu à ce malheur par un autre qui m'est arrivé.

Mme DE CELIGNY.

Racontez-moi la chose comme elle s'est passée.

JUSTINE.

Le voici, madame. Tandis que mademoiselle Emilie étoit à déjeûner avec vous,

vous, j'ai voulu mettre en ordre son linge qui étoit sur le marbre de la commode, au-dessous du miroir. Je ne sais comment cela s'est fait; mais j'ai poussé un joli pot de fleurs de terre anglaise que mademoiselle Emilie avoit acheté hier, et qui étoit caché sous les plis d'une serviette, en sorte que je ne pouvois pas le voir. Le pot est tombé de dessus la commode, et s'est brisé en mille pièces.

Mme DE CÉLIGNY.

Et qu'a fait Emilie, lorsque vous lui avez appris cet accident ?

JUSTINE.

O madame! elle étoit dans une si grande fureur, elle m'a tant querellé, que je ne savois où me cacher. D'abord je ne lui ai rien répondu, de peur de la fâcher encore davantage; mais à la fin, voyant qu'elle ne s'appaisoit pas, je n'ai pu m'empêcher de lui dire : Après tout, mademoiselle, de quoi suis-je coupable? Pouvois-je deviner qu'un pot de fleurs dût être caché sous une serviette? Ces

paroles n'ont fait que l'enflammer encore plus. Comment donc, impertinente, m'a-t-elle répliqué, allez-vous dire encore que c'est ma faute ? La-dessus elle a couru vers la table ronde pour y prendre un trousseau de clés; mais par la violence de son mouvement elle a renversé la table, et toutes les tasses de porcelaine qui étoient dessus sont tombées en pièces sur le plancher. Dans le désespoir où l'a jetée ce nouveau malheur, elle a voulu me lancer le trousseau de clés à la tête; heureusement je me suis baissée, les clés ont volé au miroir, et en ont fait tomber la glace en mille morceaux.

Mme DE CELIGNY.

Emilie a bien gagné vraiment à ce beau coup-là : et qu'a-t-elle dit alors ?

JUSTINE.

O madame ! je n'en sais rien ; je me suis enfuie de la chambre, de toute la vîtesse de mes jambes. Dans le premier mouvement, je voulois aller vous porter

mes plaintes sur ce mauvais traitement, et vous demander mon congé; mais j'ai fait ensuite une autre réflexion qui m'a retenue : mademoiselle Emilie a le cœur si bon! c'est bien dommage qu'elle se laisse toujours emporter par le premier mouvement de sa colère.

Mme DE CELIGNY.

Oui, certes, c'est bien dommage; ce défaut seul empoisonne toutes ses autres qualités. Avec le meilleur cœur du monde, il lui arrivera tôt ou tard quelque grand malheur, si elle continue de s'abandonner à ses emportemens; mais je saurai la punir d'une manière qui l'obligera de se corriger. La porcelaine lui appartenoit; elle peut faire comme elle voudra, je ne lui en donnerai pas d'autre à la place : mais pour ma glace, il faudra bien qu'elle me la paie sans remise; et, comme elle étoit fort grande et fort belle, sa bourse s'en souviendra long-temps. Elle aura tout le temps d'apprendre ce que l'on gagne à se livrer à ses violences. Ce

n'est pas tout : je vous défends, Justine, de faire la moindre chose pour son service, jusqu'à ce qu'elle soit venue, en ma présence, vous demander amicalement pardon, avec promesse de ne jamais se comporter envers vous comme elle l'a fait aujourd'hui.

JUSTINE.

O madame ! il n'est pas nécessaire ; mademoiselle Emilie saura bien d'elle-même faire ses réflexions, et je suis déjà satisfaite.

Mme DE CELIGNY.

Et moi je ne le suis pas ; il faut lui apprendre qu'elle ne doit pas plus vous maltraiter, vous, que tout autre personne. Je ne vous garderai plus à mon service, si vous n'exécutez ponctuellement les ordres que je vous prescris. Emilie ne sera pas venue dans ma maison pour y gâter son caractère. Je répondrois mal à la promesse que je fis à ma sœur, lorsqu'elle me confia, en mourant,

son éducation. Mais la voici qui vient : approchez, Emilie.

ÉMILIE, *courant se jeter dans les bras de madame de Celigny.*

O ma chère tante ! je le sais, je mérite tout ce que vous pouvez me dire ; je suis digne de la plus sévère punition. Quelle étoit ma folie de me laisser ainsi emporter par ma colère ! Ah ! si vous pouviez savoir combien j'en suis désolée.

Mme DE CELIGNY.

Je le crois, Emilie ; mais le regret vient toujours trop tard, et ne sauroit rien réparer ; et si vous aviez atteint Justine à la tête avec vos clés, et que....

ÉMILIE.

Par pitié, ma chère tante, je vous en conjure, n'en dites pas davantage, vous me percez le cœur ; je ne sais où me cacher de honte et de désespoir. Ma chère Justine, je te demande excuse ; s'il m'arrive jamais de me mettre en colère

contre toi et de te dire des injures, tu n'auras qu'à me répondre : Emilie, souvenez-vous du trousseau de clés, et je serai bien sûre alors de m'arrêter dans mon emportement. Mais ce n'est pas tout; tiens, ma chère Justine, (*lui mettant sa bourse dans la main*) voici pour te faire oublier la peine que je t'ai causée.

JUSTINE, *essuyant ses yeux.*

Non, mademoiselle, c'est trop; je n'en ai pas besoin, je ne le prendrai pas.

Mme DE CELIGNY.

Vous pouvez le prendre, Justine; Emilie a pu vous l'offrir pour vous montrer qu'elle n'épargne rien pour racheter sa faute. Mais cependant elle ne doit pas croire qu'un outrage puisse se payer à prix d'argent. Je suis d'ailleurs charmée qu'elle ait pensé d'elle-même à vous demander excuse, et à vous offrir tous les dédommagemens qui sont en son pou-

voir. Si elle y avoit manqué, il auroit fallu que je lui en fisse moi-même la leçon. Je lui sais gré de l'avoir prévenue, cela me prouve qu'elle est pénétrée de regret de la faute qu'elle a commise.

ÉMILIE.

Oh! oui, ma chère tante, je ne la sens que trop bien.

Mme DE CELIGNY.

En ce cas, je ne t'en dirai pas davantage; et je ne ferai que te livrer à tes réflexions et à tes regrets. Mais toi, ma chère Agathe, reçois une utile leçon du malheur de ta cousine, et vois ce qui arrive lorsqu'on se laisse vaincre par sa colère. Loin de pouvoir se procurer par-là quelque soulagement, on ne fait que s'attirer de nouveaux chagrins, et se précipiter dans un plus cruel embarras. Songe aux remords affreux qui auroient éternellement poursuivi la malheureuse Emilie, si elle avoit atteint Justine à la tête avec ses clés, et qu'elle lui eût emporté un œil. C'est pourquoi, lorsque

tu sentiras la colère prête à te saisir, souviens-toi de cette aventure, et cherche à recueillir toutes tes forces pour surmonter à l'instant même ton emportement. Si tu ne t'accoutumes ainsi de bonne heure à prendre de l'empire sur toi-même, tu deviendras le jouet de toutes tes passions; et, après t'avoir rendu mille fois un objet de risée aux yeux des personnes raisonnables, peut-être en deviendront-elles à t'emporter malgré toi dans des malheurs, dont la seule idée fait frémir, et que tu voudrois en vain racheter chaque jour de ta vie, au prix de tout ton sang.

LES CINQ SENS.

Mme DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

Mme DE VERTEUIL.

REGARDE bien, Pauline; voici ta poupée, qui a, comme toi, des bras, des jambes, une tête, un nez, une bouche. Ta poupée est-elle une chose comme toi? ou crois-tu être une autre chose que ta poupée?

PAULINE.

Oh! il me semble que je suis bien une autre chose, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Quelle différence y a-t-il donc entre vous deux? Que peux-tu faire, par exemple, que ne puisse pas faire ta poupée?

PAULINE.

Voyez, maman, je puis lever ma main, je puis courir, sauter, me tenir sur un pied; et la poupée ne peut rien faire de tout cela.

Mme DE VERTEUIL.

Tu as raison; tu peux te mouvoir, et la poupée ne le peut pas. Mais n'as-tu pas vu rouler le charriot de ton petit frère? il se meut aussi.

PAULINE.

Oui, maman, je le crois bien, lorsque Nanette le tire par-devant ou le pousse par-derrière, il faut bien alors qu'il se meuve. Mais moi, je n'ai pas besoin, pour me mouvoir, que l'on me pousse par-derrière, ou que l'on me tire par-devant. Voyez comme je sais courir et sauter toute seule.

Mme DE VERTEUIL.

Il est vrai; le charriot et la poupée ne peuvent pas se mouvoir d'eux-mêmes; il faut traîner l'un et porter l'autre. Mais

toi, tu peux te mouvoir de toi-même comme tu veux. Tu peux te lever, t'asseoir, marcher lentement ou courir, comme tu le trouves bon; tu peux faire usage de tes pieds, de tes mains, de ta langue, ainsi qu'il te plaît. Mais, Pauline, ton petit frère ne peut ni parler, ni sauter, ni courir; il a besoin qu'on le porte comme la poupée. N'est-il pas au moins, lui, la même chose qu'une poupée?

PAULINE.

Non pas tout-à-fait, ce me semble, maman; mon petit frère peut lever la main, remuer la tête, pousser des cris. Et puis les petits enfans deviennent grands, au lieu que ma poupée ne grandira jamais.

Mme DE VERTEUIL.

Ton observation est très-juste. Mais, Pauline, comment sais-tu que ton petit frère peut faire tout ce que tu viens de dire?

PAULINE.

C'est que je l'ai vu plus d'une fois.

Mme DE VERTEUIL.

Et avec quoi l'as-tu vu ?

PAULINE.

Avec mes yeux, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Et si tu n'avois pas eu d'yeux, aurois-tu pu le voir ?

PAULINE.

Oh non ! sans doute.

Mme DE VERTEUIL.

Tu n'aurois donc pu savoir alors si ton petit frère est en état de remuer sa tête ou de lever sa main.

PAULINE.

Non, vraiment, je ne l'aurois jamais su.

Mme DE VERTEUIL.

Et pourrais-tu savoir quelque chose si tu n'avois pas d'yeux ? Saurois-tu, par exemple, ce qui se passe autour de toi ?

PAULINE.

PAULINE.

Je ne le crois pas, maman. Je serois alors comme je suis pendant la nuit, quand je me réveille, et qu'il n'y a pas de lumière. C'est comme s'il n'y avoit plus rien dans la chambre.

Mme DE VERTEUIL

Il est vrai, c'est la même chose. Mais ferme un instant les yeux, comme cela. Bon. Dis-moi maintenant comment est cette table sur laquelle tu es appuyée ? Est-elle tendre ou dure ?

PAULINE.

La table est dure, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Comment sais-tu cela, ma fille ? Tu ne peux pas le voir, puisque tes yeux sont fermés.

PAULINE.

Non, maman, je ne peux pas le voir, sans doute ; mais je sais bien que la table est dure quand je la touche.

Mme DE VERTEUIL.

Ainsi tu peux le savoir par le tou-

cher, sans te servir de tes yeux pour le voir?

PAULINE.

Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Tu peux donc savoir quelque chose de deux manières, par la vue et par le toucher?

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Ferme encore un peu les yeux, et place tes mains derrière le dos. Qu'est-ce que je mets sous ton nez?

PAULINE.

Maman, c'est une rose.

Mme DE VERTEUIL.

Tu as deviné juste. Mais comment sais-tu que c'est une rose, puisque tu ne l'as ni vue ni touchée?

PAULINE.

C'est que je l'ai sentie. Rien au monde n'a une si bonne odeur.

Mme DE VERTEUIL.

Ainsi, ma fille, tu peux savoir encore quelque chose par l'odorat.

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Voilà donc trois moyens par lesquels tu peux savoir quelque chose : la vue, le toucher, et l'odorat. (*Pauline entr'ouvre les yeux.*) Non, non, Pauline, je n'ai pas fini. Les yeux encore fermés, s'il te plaît.

PAULINE.

Tenez, maman, je dois vous en avertir, je tricherois malgré moi.

Mme DE VERTEUIL.

Comment donc ?

PAULINE.

J'ai beau le vouloir, je ne puis tenir mes yeux fermés si long-temps ; ils s'ouvrent d'eux-mêmes avant que j'y pense.

Mme DE VERTEUIL.

Viens, je vais te les bander avec ce

mouchoir. De cette manière tu ne pourras plus voir, quand même tu le voudrois. (*Elle lui attache le mouchoir sur les yeux.*) Eh bien! vois-tu maintenant?

PAULINE.

Non, maman, je ne vois rien : c'est en bonne conscience. *Mme de Verteuil fait signe, sans la nommer, à Henriette, sa fille aînée, qui joue avec son petit frère et sa bonne à l'autre bout de la chambre, d'approcher doucement.*)

Mme DE VERTEUIL, *à Pauline.*

Tu es bien sûre de ne rien voir; ce n'est pas tout. Place l'une de tes mains derrière le dos, et bouche-toi le nez de l'autre pour être aussi sûre que tu ne pourras ni toucher ni sentir. Reste comme cela. Voici une visite que je t'annonce. (*A Henriette.*) Avancez, je vous prie; souhaitez le bon jour à Pauline.

HENRIETTE.

Bonjour, Pauline.

PAULINE, *vivement.*

Bonjour, Henriette.

Mme DE VERTEUIL.

Hé! hé! Pauline! comment sais-tu donc que c'est Henriette qui te souhaite le bonjour?

PAULINE.

C'est que je l'ai entendue, maman. Je reconnois bien la voix de ma sœur, peut-être.

Mme DE VERTEUIL.

Fort bien. Voici une découverte nouvelle. Tu sais encore quelque chose, non pour avoir vu, touché, senti, mais seulement pour avoir entendu; ainsi donc voilà déjà quatre moyens par lesquels tu peux savoir quelque chose : la vue, le toucher, l'odorat, et l'ouïe.

PAULINE.

Vraiment oui, maman. Je suis savante de quatre façons.

Mme DE VERTEUIL.

Remets-toi comme tu étois tout-à-l'heure. Henriette va de ses mains te

boucher les oreilles par-dessus le marché. Dans cet état, tu ne peux ni voir, ni toucher, ni sentir, ni entendre. Essayons s'il reste quelque autre moyen par lequel tu puisses savoir encore quelque chose.

PAULINE.

Voyons, maman; je vous attends à l'épreuve.

Mme DE VERTEUIL.

Ouvre la bouche. Qu'est-ce que je viens d'y mettre?

PAULINE, *après avoir goûté.*

C'est de la gelée de groseille.

Mme DE VERTEUIL.

Et comment le sais-tu?

PAULINE.

Fiez-vous à mon goût, je suis connoisseuse.

Mme DE VERTEUIL.

Ton goût ne t'a point trompée. Ton goût! mais voilà donc un cinquième moyen par lequel tu peux savoir quelque chose. Pourrois-tu me les nommer ces

cinq moyens, ou veux-tu que je te les dise encore une fois ?

PAULINE.

J'aime mieux que vous les disiez, maman, pour les mieux retenir. Moi, je pourrois en laisser égarer quelqu'un ; et franchement j'aurois du regret à les perdre.

Mme DE VERTEUIL, *après avoir débandé les yeux à Pauline.*

Ces cinq moyens par lesquels nous pouvons savoir quelque chose, ou acquérir des connoissances, sont : la vue, le toucher, l'odorat, l'ouïe, et le goût. On les appelle les cinq sens.

PAULINE.

Je suis bien aise d'être assurée qu'il ne m'en manque pas un. Je sais très-bien voir, toucher, sentir, ouïr, et goûter.

Mme DE VERTEUIL.

Et ta poupée peut-elle faire quelques-unes de ces choses?

PAULINE.

Je la défie d'en faire une seule. Je lui donne à choisir.

Mme DE VERTEUIL.

Voilà donc une grande différence entre vous deux. Ta poupée ne peut ni se mouvoir d'elle-même, ni voir, ni toucher, ni sentir, ni ouïr, ni goûter comme toi. Et sais-tu comment on appelle ceux qui peuvent faire cela ?

PAULINE.

Non, maman.

Mme DE VERTEUIL.

On les appelle êtres vivans et animés. Ainsi tu es un être vivant et animé, et ta poupée ne l'est pas. Mais dis-moi maintenant, les animaux, comme les chiens, les chats et les oiseaux, sont-ils des êtres vivans et animés ou non ?

PAULINE.

Je crois qu'ils le sont, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Tu as raison de le croire; car le chat peut se mouvoir de lui-même aussi bien

que toi ; et je me doute qu'il sait même courir un peu plus vîte et sauter un peu plus haut ; n'est-il pas vrai ?

PAULINE.

Oui, maman ; je lui cède ces avantages.

Mme DE VERTEUIL.

Et lorsque tu vas à lui, en frappant dans tes mains, peut-il entendre le bruit que tu fais ?

PAULINE.

Oh ! il l'entend, sans doute, car il se met aussitôt à fuir.

Mme DE VERTEUIL.

Et lorsque tu lui fais toucher par-derrière ton bâton ?

PAULINE.

Il s'enfuit plus vîte encore.

Mme DE VERTEUIL.

Il est donc sensible au toucher ?

PAULINE.

Oui, maman, je vous assure ; il est fort douillet sur ce point.

Mme DE VERTEUIL.

Mais, sans le poursuivre, lorsque tu lui montres seulement le bâton, en le menaçant du geste?

PAULINE.

Il le voit si bien, que bientôt je ne le vois plus lui-même.

Mme DE VERTEUIL.

Voilà déjà trois sens qu'il possède comme toi, la vue, le toucher, et l'ouïe. Voyons encore s'il a l'odorat et le goût.

PAULINE.

Oh! je vous en réponds. Il sent de fort loin une fricassée; et jetez-lui en même temps un morceau de gigot et un bouchon, il en sait très-bien faire la différence.

Mme DE VERTEUIL.

Il en est de même de tous les autres animaux. Ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes comme ils veulent. Ils peuvent voir, toucher, sentir, ouïr, et goûter comme nous. Ils sont donc, comme nous, des êtres vivans et animés. Ta poupée ne

peut rien faire de tout cela : ta poupée est donc une chose sans vie, une chose inanimée, ainsi que cette table et ces fauteuils ?

PAULINE.

J'ai donc quelque chose de plus que ces fauteuils, que cette table et que ma poupée. Mais qu'ai-je de plus que le chat?

Mme DE VERTEUIL.

Une chose bien précieuse, et dont nous parlerons dans un autre entretien ; une chose que tu pourrois trouver dans ta question même; car minet, de sa vie entière, n'auroit été en état de me faire cette question.

LES SENSATIONS.

Mme DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

Mme DE VERTEUIL.

PAULINE, ferme les yeux, et ne les ouvre pas que je ne te le dise. Fort bien. Pense maintenant à Nanette. N'est-ce pas comme si tu la voyois ?

PAULINE.

Oui, maman ; il me semble la voir en effet.

Mme DE VERTEUIL.

Et comment la vois-tu ?

PAULINE.

Comme si elle étoit devant moi, ou plutôt comme si elle étoit dans ma tête.

Mme DE VERTEUIL.

Eh bien ! Pauline, lorsque Nanette

étant

étant absente, tu la vois cependant comme si elle étoit dans ta tête ou devant toi, alors tu te représentes ce que l'on appelle une image de Nanette.

PAULINE.

Puis-je maintenant ouvrir les yeux?

Mme DE VERTEUIL.

Oui, ma fille. Mais, dis-moi, comme tu viens de penser à Nanette, ne peux-tu pas aussi penser de même à ton petit frère, à ta sœur, à ta poupée, à la maison de ta grand'maman?

PAULINE.

Oui, sans doute. Je viens de penser à tout ce que vous venez de dire, à mesure que vous le nommiez.

Mme DE VERTEUIL.

N'est-ce pas comme si tu avois eu tous ces objets devant toi, lorsque tu y pensois?

PAULINE.

Oui, maman; je les voyois devant moi, quoique j'eusse les yeux ouverts.

Pourquoi me les faisiez-vous fermer tout-à-l'heure.

Mme DE VERTEUIL.

Parce que n'étant point distraite par autre chose, tu devois ne penser uniquement qu'à Nanette, et par conséquent t'en retracer une image plus vive. Tu en as dû aussi mieux remarquer ce qui arrive proprement lorsque l'on pense à quelque chose. Mais tu peux bien y penser, même lorsque tu as les yeux ouverts. Par exemple, pense maintenant à ton petit frère; ne vois-tu pas son image, sans avoir besoin de fermer les yeux?

PAULINE.

Oui, maman; je le vois qui me sourit.

Mme DE VERTEUIL.

Pense à présent à la table qui est là-bas dans la salle à manger. Ne saurois-tu me dire précisément de quelle couleur elle est, comme si tu la voyois? Est-elle noire ou blanche?

PAULINE.

Ni l'un ni l'autre, maman. Elle est couleur de marron.

Mme DE VERTEUIL.

Est-elle ronde, ou carrée ?

PAULINE.

Elle est ronde.

Mme DE VERTEUIL.

A merveille. Tu vois donc qu'en pensant à la table tu peux t'en représenter une image, et me dire sa couleur et sa forme aussi bien que si elle étoit sous tes yeux.

PAULINE.

Il est vrai, maman. Mais comment cela se fait-il ?

Mme DE VERTEUIL.

Cette table a frappé fortement ta vue, qui est, comme tu le sais, l'un de tes sens. Cette impression, une fois bien faite, suffit pour te rappeler l'image de la table, toutes les fois que tu y penses.

PAULINE.

Mais, maman, il m'arrive quelquefois de penser à des choses que je n'ai jamais vues. Par exemple, je me figure en ce moment une poupée deux fois plus grande que la mienne; je lui donne une belle robe d'or et d'argent, des agraffes de perles et un collier de diamans. Je n'ai jamais réellement vu de poupée de cette taille, ni qui fût aussi bien parée. Comment donc est-ce que je ne puis me représenter son image?

Mme DE VERTEUIL.

Cette explication nous meneroit actuellement trop loin. Il suffit que tu conçoives qu'en pensant à une chose que tu as bien vue, tu peux te représenter son image toutes les fois qu'il te plaît. Mais, dis-moi, il t'est souvent arrivé d'entendre un tambour, de sentir une rose, de manger des fraises, de toucher du satin?

PAULINE.

Oui, sans doute, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Pense au tambour ; qu'est-ce qui t'arrive ?

PAULINE.

Je crois en entendre le bruit.

Mme DE VERTEUIL.

Et la rose ?

PAULINE.

Je crois en respirer la douce odeur.

Mme DE VERTEUIL.

Et les fraises ?

PAULINE.

Je crois en goûter. L'eau m'en vient à la bouche.

Mme DE VERTEUIL.

Et le satin ?

PAULINE.

Je crois en toucher encore. Oh! comme c'est moëlleux sous mes doigts !

Mme DE VERTEUIL.

Comprends-tu, Pauline ? Ces objets ont fait autrefois une vive impression sur tes sens ; le tambour sur ton ouïe, la rose sur ton odorat, les fraises sur ton goût,

le satin sur ton toucher. Ces impressions, que l'on appelle sensations, te rappellent, quand tu y penses, chacun des objets; et l'effet qu'il a produit sur toi, à-peu-près comme s'il le produisoit encore en ce moment. Mais je crains que ton esprit ne se fatigue. Nous reprendrons une autre fois cet entretien.

PAULINE.

Comme vous voudrez, maman. Soyez pourtant persuadée que je ne me lasse jamais de causer avec vous.

L'AME DES BÊTES.

Mme DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

PAULINE.

Voyez, voyez, maman : voilà un petit oiseau qui est couché à terre, et qui dort.

Mme DE VERTEUIL.

Cet oiseau ne dort pas, ma fille. Les oiseaux ne s'étendent jamais ainsi à terre pour dormir. Lorsqu'ils sentent venir le sommeil, ils vont se percher sur une branche, où ils se tiennent fortement accrochés avec les pattes; et, la tête cachée sous l'une de leurs ailes, ils ferment les yeux et s'endorment.

PAULINE.

Que fait donc cet oiseau, maman?

Mme DE VERTEUIL.

Va le remasser, et je te le dirai.

PAULINE.

Mais, maman, si j'approche, l'oiseau va s'envoler.

Mme DE VERTEUIL.

Non, non, Pauline, il ne s'envolera pas, je t'en réponds. (*Pauline va ramasser l'oiseau.*)

PAULINE.

Oh! voyez, maman, il ne sait plus soutenir sa tête branlante, et ses yeux sont fermés.

Mme DE VERTEUIL.

Tiens, touche son corps; la pauvre bête est encore toute chaude. Ses petites pattes et ses ailes n'ont pas encore perdu leur souplesse.

PAULINE.

Mais, maman, pourquoi ne s'envole-t-il pas ?

Mme DE VERTEUIL.

Te rappelles-tu, Pauline, que je te disois l'autre jour que les oiseaux, le



Ah! maman, si vous alliez lui faire du mal....



chat, et tous les animaux, sont vivans et animés, parce qu'ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes, et qu'ils sont capables de voir, d'ouïr, et de sentir; mais que ta poupée n'est point vivante et animée, parce qu'elle ne peut rien faire de tout cela ?

PAULINE.

Oui, maman, je me le rappelle.

Mme DE VERTEUIL.

Eh bien! ma fille, cet oiseau a été vivant et animé, parce qu'il a pu se mouvoir de lui-même, et qu'il étoit capable d'ouïr, de voir et de sentir aussi-bien que les autres oiseaux. Mais à présent il n'est plus vivant et animé, parce qu'il ne peut plus se mouvoir de lui-même, et qu'il n'est plus capable d'ouïr, de voir, ni de sentir. Regarde, je vais le piquer avec une épingle.

PAULINE.

O maman! si vous alliez lui faire du mal!

Mme DE VERTEUIL.

Ne crains rien, ma fille, je ne lui en ferai pas. (*Elle pique l'oiseau en divers endroits avec une épingle.*) Tiens, vois s'il bouge. Il ne sent pas plus que je le pique, que ta poupée le sentiroit. Si cet oiseau étoit encore vivant et animé, et que je le piquasse comme je fais maintenant, ou que tu frappasses dans tes mains, ou que tu fisses mine de le chasser avec ton mouchoir, alors il sentiroit la piquure, ou il entendroit le bruit de tes mains, ou il verroit le mouvement de ton mouchoir, et aussitôt il s'envoleroit. Ou bien si je le tenois par le bec, comme je le tiens à présent, nous le verrions se débattre pour chercher à s'échapper; mais que je le pique de mille coups d'épingle, que tu frappes dans tes mains, ou que tu le menaces de ton mouchoir tant qu'il te plaira, le pauvre oiseau n'en saura rien : il ne peut plus ni voir, ni ouïr, ni sentir.

PAULINE.

Quand est-ce donc qu'il pourra faire encore tout cela, maman ?

Mme DE VERTEUIL.

Il ne le pourra jamais, Pauline. Lorsqu'un animal cesse d'être une fois vivant et animé, il n'est plus capable de le redevenir. Il ne pourra plus ni chanter, ni manger, ni boire, ni voltiger avec les autres oiseaux.

PAULINE.

Mais, maman, qu'est-ce qui l'en empêche ?

Mme DE VERTEUIL.

C'est qu'il est mort.

PAULINE.

Et qu'est-ce que c'est que d'être mort ?

Mme DE VERTEUIL.

Je ne sais, Pauline, si je pourrai venir à bout de te l'expliquer. Tu vois bien que cet oiseau ne paroît plus être comme dans le temps où il étoit envie. Il n'a plus sa tête, son bec, ses pattes et ses

ailes comme les autres oiseaux qui voltigent autour de nous.

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Tu peux donc concevoir par-là, Pauline, que, dans le corps d'un oiseau vivant, il doit y avoir quelque chose qui ne se trouve plus dans le corps d'un oiseau mort. Et comme c'est ce qui fait qu'un oiseau vivant peut se mouvoir de lui-même, cela fait aussi qu'un oiseau mort est incapable d'avoir de lui-même aucun mouvement.

PAULINE.

Et cette chose, maman, quelle est-elle?

Mme DE VERTEUIL.

Ce qui fait qu'un oiseau vivant peut se mouvoir de lui-même, et qu'il est aussi capable d'ouïr, de voir, et de sentir, est ce que l'on nomme l'ame d'un oiseau. Aussi long-temps que cette ame est dans le

le corps d'un oiseau, aussi long-temps cet oiseau est vivant et animé, capable de se mouvoir de lui-même, aussi-bien que d'ouïr, de voir, et de sentir. Mais, dès l'instant où l'ame sort du corps de l'oiseau, l'oiseau cesse de respirer; et alors il est mort, c'est-à-dire incapable d'ouïr, de voir, de sentir, et de se mouvoir de lui-même.

PAULINE.

Mais, maman, lorsque l'ame sort du corps de l'oiseau, que devient-elle?

Mme DE VERTEUIL.

Je n'en sais rien; mais je dois penser qu'elle n'est plus dans le corps d'un oiseau, lorsque cet oiseau ne peut plus se mouvoir, et qu'il est incapable d'ouïr, de voir, et de sentir. Tiens, regarde, je vais ouvrir les yeux de celui-ci. Passe et repasse ta main par-devant. Si le pauvre animal vivoit encore, il verroit ta main, et chercheroit à s'enfuir; mais, à présent qu'il est mort, il ne voit rien, quoique ses yeux soient ouverts et tournés

vers toi. Si j'avois ici une chandelle allumée, tu pourrois la voir reluire dans les yeux de l'oiseau, et malgré cela l'oiseau ne la verroit point. Il faut donc que, dans le corps de cet oiseau, lorsqu'il vivoit encore, il y ait eu quelque chose qui faisoit qu'il voyoit par ses yeux ; et cette chose que nous appelons l'ame de l'oiseau, n'étant plus en lui, il ne peut plus voir.

PAULINE.

Ah ! je commence à comprendre, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Veux-tu que j'essaie de te rendre encore cela plus sensible par une comparaison ?

PAULINE.

Si je le veux, maman ! vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

Mme DE VERTEUIL.

C'est comme lorsque tu es dans ta chambre la fenêtre ouverte, et que tu regardes dans le jardin ; aussi long-temps que tu es dans ta chambre et devant la

fenêtre, tu peux voir dans le jardin tout ce qui s'y passe ; mais si tu sors de ta chambre, pourras-tu voir plus long-temps par la fenêtre ?

PAULINE.

Non, sans doute, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Eh bien ! ma fille, il en est de même de l'ame de l'oiseau. Aussi long-temps que l'ame est dans le corps de l'oiseau, elle voit par les yeux de l'animal tout ce qui se passe autour de lui, comme tu vois par la fenêtre de ta chambre tout ce qui se passe au-dehors. Mais aussi-tôt que l'ame de l'oiseau n'est plus dans son corps, alors il ne sert de rien que ses yeux soient ouverts, comme il ne sert de rien que la fenêtre de ta chambre soit ouverte lorsque tu n'es plus dans ta chambre. Les yeux, ainsi que la fe-nêtre, sont bien ouverts ; mais il n'y a plus rien qui regarde.

PAULINE.

Il est vrai, maman ; mais si je rentre

dans ma chambre, je puis bien voir encore par la ſenêtre ?

Mme DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, ma fille ; et l'ame de l'oiseau pourroit encore voir de nouveau par ses yeux, si elle rentroit dans le corps avant qu'il tombât en corruption. Mais voici la différence : tu peux toujours rentrer dans ta chambre lorsque tu veux ; mais, lorsque l'ame de l'oiseau est une fois sortie de son corps, elle n'y rentre plus ; et c'est pour cela qu'un oiseau mort ne peut plus rien voir, ni se servir d'aucun autre de ses sens, non plus que se mouvoir de lui-même.

PAULINE.

En est-il de même de nous lorsque nous mourons ?

Mme DE VERTEUIL.

Hélas ! oui, ma fille. Mais ce sujet nous conduiroit maintenant trop loin. Il faut, d'ailleurs, le réserver pour un temps où tu seras plus en état de comprendre ce que j'aurai à te dire là-dessus.

L'HOMME

SUPÉRIEUR AUX ANIMAUX.

Mme DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

Mme DE VERTEUIL.

PAULINE, nous avons vu l'autre jour que tu avois quelque chose de plus que ta poupée, parce que tu peux te mouvoir de toi-même, que tu peux voir, toucher, sentir, ouïr, et goûter; et que ta poupée ne peut rien faire de tout cela. T'en souviens-tu encore?

PAULINE.

Oui bien, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Mais te souviens-tu aussi que nous observâmes ensuite que les chiens, les chats, les oiseaux, pouvoient se mouvoir d'eux-

mêmes ; qu'ils pouvoient également voir, toucher, sentir, ouïr, et goûter comme nous ?

PAULINE.

Oh ! je ne l'ai pas oublié.

Mme DE VERTEUIL.

Tu me demandas, à cette occasion, ce que tu avois donc de plus que le chat.

PAULINE.

Oui, je me le rappelle. Et vous, de votre côté, vous me promîtes de me l'apprendre. Je n'en suis pas moins curieuse aujourd'hui que l'autre jour.

Mme DE VERTEUIL.

Voyons si je pourrai venir à bout de te l'expliquer. Réponds-moi d'abord. Peux-tu faire quelque chose que le chat ne puisse pas faire ?

PAULINE.

Oui, maman. Je puis habiller ma poupée, et le chat ne sauroit tout au plus que la déshabiller à coups de griffes, comme celà lui est arrivé plus d'une fois.

Mme DE VERTEUIL.

Est-ce là tout ce que tu peux faire de plus que lui ?

PAULINE.

Non, maman, je puis jaser avec vous tout le long de la journée, et le chat n'a jamais un mot à vous dire.

Mme DE VERTEUIL.

Il est vrai : le chat ne sauroit parler. Mais ne te souviens-tu pas, ma fille, que nous vîmes l'autre jour chez ma sœur deux perroquets dont on venoit de lui faire présent ? Ces perroquets parlent à merveille. On les entend dire très-nettement : Gratte, gratte, Jacquot : As-tu déjeûné, Jacquot ? et plusieurs autres phrases pareilles.

PAULINE.

Il est vrai, maman. Mais ma tante m'assura que ni l'un ni l'autre perroquet ne savoit dire que ce qu'on lui avoit appris à force de le lui répéter ; qu'il n'avoit jamais que les mêmes paroles au bec, et qu'il donnoit toujours la même réponse,

quelque question qu'on s'avisât de lui faire, parce qu'il ne savoit pas autre chose, et qu'il ne comprenoit rien de ce qu'on lui disoit.

Mme DE VERTEUIL.

Ma sœur avoit raison; hors deux ou trois choses auxquelles on a accoutumé un perroquet, comme tu as accoutumé ta chienne à venir lorsque tu l'appelles, il ne comprend pas une syllabe des discours qu'on lui tient. Mais toi, Pauline, tu entends ce qu'on te demande, tu y fais attention; et, avant d'y répondre, tu réfléchis sur ce que tu dois dire. Lorsque tu as bien réfléchi, ta réponse convient à la question que l'on t'avoit faite; et alors on dit que tu as réponduraisonnablement; et qu'ainsi tu as de la raison.

PAULINE.

Oh! j'entends, au lieu que le perroquet ne peut pas réfléchir sur ce qu'il doit répondre, parce que la raison lui manque.

Mme DE VERTEUIL.

Oui, Pauline, la raison : voilà le mot; et c'est précisément ce que tu as de plus que le perroquet et le chat.

PAULINE.

Ainsi les animaux n'ont donc pas de raison du tout, maman ?

Mme DE VERTEUIL.

Ils n'ont qu'une foible intelligence, que l'on appelle instinct, et qui ne s'étend guère au-delà de ce qu'ils doivent savoir pour veiller à la conservation de leur vie. Par exemple, lorsque tu cries : Minet, minet, le chat t'entend, et il comprend que tu l'appelles pour lui donner du lait, ou quelque chose à manger; alors il accourt vers toi, il relève sa queue, il te caresse pour que tu lui donnes ce qui lui est nécessaire pour continuer de vivre. De même, lorsque tu dis : Va-t-en, il comprend encore que tu le tuerois peut-être s'il restoit davantage, et il prend la fuite pour s'empêcher de mourir. Mais c'est là tout; il ne

peut rien comprendre de plus, quelque chose que tu lui dises, et il en est à-peu-près de même de tous les autres animaux. Au lieu que les hommes peuvent comprendre tout ce qu'on peut leur dire, et s'entretenir entre eux sur toute sorte de sujets; et c'est pour cela que les hommes seuls ont proprement de la raison.

PAULINE.

Voilà un grand avantage que nous avons sur les animaux.

Mme DE VERTEUIL.

Tu en sentiras encore mieux le prix, lorsque ta raison sera plus exercée, c'est-à-dire lorsque tu seras capable de réfléchir avec plus d'attention.

PAULINE.

Ah! maman, aidez-moi à réfléchir, je vous en prie.

Mme DE VERTEUIL.

C'est le principal objet de tous nos entretiens : mais continuons. Nous disions l'autre jour que les oiseaux ont une ame qui fait qu'ils sont vivans et animés,

c'est-à-dire qu'ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes, et qu'ils sont capables d'ouïr, de voir, et de sentir. Avons-nous aussi une ame, Pauline, ou n'en avons-nous pas?

PAULINE.

Je n'en sais rien, maman; je n'en ai jamais vu.

Mme DE VERTEUIL.

Ni moi non plus. Mais, ma fille, regarde là-bas ce rideau.

PAULINE.

O maman! mon petit frère est sûrement là derrière avec Nanette et ma sœur, qui jouent à cache-cache pour l'amuser.

Mme DE VERTEUIL.

Et comment le sais-tu? Tu ne les vois pas.

PAULINE.

Il est vrai, je ne les vois pas, maman. Mais je pense qu'ils doivent être là derrière, parce que je vois remuer le rideau,

comme cela arrive lorsqu'ils jouent à cache-cache.

Mme DE VERTEUIL.

Tu as raison. Tu ne vois ni ton petit frère, ni Nanette, ni ta sœur; mais, au mouvement du rideau, tu peux juger qu'ils sont derrière. Eh bien! Pauline, il en est justement ainsi de nos ames. Je ne vois point ton ame ni la mienne; mais je vois que tu vis, et que tu peux te mouvoir de toi-même. Or nous avons vu l'autre jour, par l'exemple de l'oiseau mort, qu'un corps ne peut pas se mouvoir de lui-même lorsqu'il n'y a pas au-dedans une ame qui lui donne le mouvement. Ainsi je puis maintenant juger, par le mouvement de ton corps, qu'il doit y avoir une ame qui le fasse mouvoir, quoique je ne voie pas ton ame elle-même, comme à présent tu juges que ton frère, ta sœur, et Nanette, sont derrière le rideau, quoique tu ne les voies pas, parce que tu vois remuer le rideau de la même manière que ton frère

et

et ta sœur ont coutume de le faire lorsqu'ils jouent à cache-cache avec Nanette.

PAULINE.

J'ai donc une ame, maman ? Et qu'est-ce que mon ame, s'il vous plaît ?

Mme DE VERTEUIL.

Je ne puis pas te le dire, ma fille, puisque je ne le sais pas moi-même. Je sais seulement qu'elle doit être toute autre chose que le corps ; car un corps, lorsqu'il n'y a pas une ame au-dedans, ne peut pas du tout se mouvoir, comme tu l'as vu dans l'oiseau mort. Mais une ame peut bien se mouvoir elle-même ; elle peut aussi mouvoir comme elle veut le corps qu'elle anime. Ainsi l'ame doit être toute autre chose que le corps, puisque l'ame seule a de l'action, et que le corps n'en a point sans son ame. Un oiseau, tant qu'il est vivant, c'est-à-dire tant que son ame l'anime, peut voler et se reposer, manger, boire, chanter, et faire ce qu'il veut. Mais l'oiseau mort, parce que son ame ne l'anime plus, ne peut rien faire

de cela; et il reste sans mouvement, comme tu l'as vu l'autre jour.

PAULINE.

Il est vrai, maman, le pauvre oiseau ne remuoit plus.

Mme DE VERTEUIL.

Et n'étoit-il pas aussi insensible qu'il étoit immobile?

PAULINE.

Oh! sans doute; car nous l'avons piqué avec une épingle, sans qu'il le sentît, et qu'il n'en sût rien.

Mme DE VERTEUIL.

Cela venoit de ce que son ame n'étoit plus en lui. Un corps ne peut rien sentir de lui-même, ni avoir connoissance de rien. C'est proprement l'ame qui sent, et qui a connoissance de tout ce qui se passe autour d'elle. C'est elle qui donne aux animaux la foible intelligence dont ils sont susceptibles, et que l'on nomme instinct; c'est elle qui donne aux hommes une intelligence supérieure que l'on nomme raison. Elle seule rend le corps vivant,

et capable de toucher, d'ouïr, de voir, de sentir, de goûter, de se mouvoir de lui-même, ou plutôt c'est elle qui touche par toutes ses parties, qui entend par ses oreilles, qui voit par ses yeux, qui sent par son nez, qui goûte par sa bouche, et qui le meut à son gré, soit tout entier, soit seulement dans tel de ses membres qu'il lui plaît; sans ton ame enfin, tu n'aurois pu ni comprendre ce que je viens de te dire, ni sentir combien cette intelligence te met au-dessus des animaux.

PAULINE.

Si c'est mon ame aussi qui fait que je vous aime, maman, que je dois rendre graces au ciel de me l'avoir donnée!

IMAGINATION.

Mme DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

Mme DE VERTEUIL.

Regarde bien, Pauline, je vais ouvrir ce tiroir. Qu'y a-t-il dedans?

PAULINE.

Un ruban blanc, avec des raies rouges et de petites fleurs entre les raies. O qu'il est joli!

Mme DE VERTEUIL.

Ferme à présent les yeux. Ne peux-tu pas encore te présenter ce qu'il y a dans le tiroir?

PAULINE, *les yeux fermés.*

Pardonnez-moi, maman, un ruban

blanc avec des raies rouges. C'est comme si je voyois encore les petites fleurs.

Mme DE VERTEUIL.

Tu vois ce ruban à-peu-près comme tu verrois dans le miroir ta poupée, si elle étoit placée derrière toi, en sorte que tu ne pusses la voir autrement. Alors tu ne verrois pas la poupée elle-même, pas plus que tu ne vois à présent le ruban lui-même, tu verrois seulement dans le miroir une représentation ou une image de la poupée. Essayons. Ouvre les yeux; je vais mettre ta poupée derrière toi sur cette table. Peux-tu voir la poupée elle-même, en restant comme tu es, sans te retourner?

PAULINE.

Non, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Je vais maintenant placer devant toi un miroir : jette-s-y les yeux.

PAULINE.

Maintenant je vois très-bien la poupée.

Mme DE VERTEUIL.

C'est-à-dire que tu vois dans le miroir

la représentation ou l'image de la poupée. N'est-ce pas à-peu-près comme tu voyois tout-à-l'heure dans ta tête la représentation ou l'image du ruban blanc avec des raies rouges et de petites fleurs?

PAULINE.

Il est vrai, maman. Est-ce donc qu'il y à dans ma tête un miroir où je vois le ruban?

Mme DE VERTEUIL.

Non, ma fille; il n'y a pas de miroir dans ta tête, et voici quelle est la différence. Dans le miroir tu ne peux voir que les images des choses que tu lui présentes effectivement. Si tu veux te voir dans la glace, il faut te présenter devant elle. Si tu veux y voir ta poupée, il faut nécessairement que tu la lui présentes; n'est-il pas vrai?

PAULINE.

Oui, sans doute, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Mais ton ame peut très-bien se représenter l'image des choses qui ne sont ni

près de toi, ni devant toi, ni dans les environs. Par exemple, qui est-ce qui pend dans ta chambre contre le mur, entre la fenêtre et le lit ?

PAULINE.

C'est votre portrait, maman, et celui de mon papa.

Mme DE VERTEUIL.

Tu peux te représenter ces portraits tout aussi bien que tu te représentois le ruban tout-à-l'heure.

PAULINE.

Oui bien, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Et cependant ces portraits ne sont pas devant toi, mais dans une autre chambre. Allons encore plus loin. Qu'est-ce qui pendoit à cet arbre sous lequel nous restâmes l'autre jour si long-temps à parler dans le jardin de ta grand'maman ?

PAULINE.

C'étoient de belles pêches qui alloient bientôt mûrir.

Mme DE VERTEUIL.

Et comment étoient ces pêches ?

PAULINE.

Elles étoient blanches ; mais elles commençoient à prendre un bel incarnat.

Mme DE VERTEUIL.

Tu vois par là, Pauline, qu'il en est tout autrement de ton ame que du miroir. Le miroir ne peut représenter que ce qui est réellement devant lui, au lieu que ton ame peut se représenter tout ce qu'elle veut, quelque loin que l'objet puisse être de toi.

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Veux-tu maintenant que je te dise comment on appelle cette faculté qu'a notre ame de pouvoir se représenter ainsi les objets ?

PAULINE.

Oui, maman, vous me ferez plaisir.

Mme DE VERTEUIL.

Cette faculté s'appelle imagination.

MÉMOIRE.

Mme DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

Mme DE VERTEUIL.

Pourrois-tu me dire, Pauline, ce que tu fis hier chez ta tante?

PAULINE.

Oui bien, maman; nous allâmes, avant le dîner, visiter les pigeons, les poules, et la volière; et, l'après-midi, nous courûmes dans une jolie cariole tout le long du bosquet.

Mme DE VERTEUIL.

Pourrois-tu aussi me dire ce que tu fis la semaine dernière chez ta grand'maman, le jour que ton oncle et ta tante y étoient allés dîner?

PAULINE.

Oh! oui, maman. Nous fûmes nous

promener sur la rivière dans un petit bateau. Oh! ce ſut un grand plaisir !

Mme DE VERTEUIL.

Fort bien, Pauline, tu as retenu tout cela à merveille. Tu vois par là que ton ame a la faculté de pouvoir se représenter tout ce que tu as fait. Et qu'arriva-t-il lorsque nous voguions dans le petit bateau, et qu'il nous ſallut passer sous un pont ?

PAULINE.

La poulie, où passoit la corde qui tenoit la voile, vint à tomber dans l'eau. Mon papa, mon oncle et mon cousin, la cherchèrent long-temps, mais ils ne purent pas la trouver; et alors il fallut retourner vers la maison, parce qu'on ne pouvoit plus hisser la voile.

Mme DE VERTEUIL.

Ton récit est fort exact. Voilà bien toutes les circonstances de cet accident. Tu vois encore par là, ma fille, que ton ame a la faculté de pouvoir se représen-

ter tout ce qui s'est passé sous tes yeux, comme ce que tu as fait toi-même.

PAULINE.

Il est vrai, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Et sais-tu comment s'appelle cette faculté de notre ame ?

PAULINE.

N'est-ce pas, maman, ce qu'on nomme la mémoire ?

Mme DE VERTEUIL.

Oui, Pauline.

PAULINE.

N'est-ce pas elle aussi qui fait que je me souviens de ce qu'on m'a dit ou de ce que j'ai lu ?

Mme DE VERTEUIL.

C'est elle-même. Mais, Pauline, te rappelles-tu tout ce qui se dit à la table de ta grand'maman ? Te souviens-tu, par exemple, de ce que ta tante raconta au sujet d'un certain petit garçon ?

PAULINE.

Non, maman, je ne m'en souviens plus.

Mme DE VERTEUIL.

Tu étois cependant présente lorsque ta tante fit ce récit; tu le compris même fort bien, puisque tu te mis à rire. Il y a mieux, c'est que, le soir, à ton retour, tu racontas cette histoire à Nanette. Elle étoit donc alors dans ta mémoire ?

PAULINE.

Cela peut être, maman; mais à présent je ne m'en souviens plus du tout; il faut que je l'aie oubliée.

Mme DE VERTEUIL.

Essayons si je pourrai parvenir à rendre à ton ame la faculté de se représenter cette histoire, comme elle l'avoit le soir où tu racontas l'histoire à Nanette.

PAULINE.

Oh ! voyons, voyons, maman !

Mme DE VERTEUIL.

Ta tante ne dit-elle pas que le petit garçon

garçon étoit allé se promener dans une prairie, et qu'il couroit après des papillons ? Pense-s-y bien : que lui arriva-t-il alors ?

PAULINE.

Alors........ alors........ O maman ! je me rappelle à présent le reste de l'histoire. Comme il ne regardoit pas à ses pieds, il arriva au bord d'un fossé, et il roula jusqu'au fond. Son papa eut toutes les peines du monde à le retirer, il ne le reconnoissoit plus sous le masque de boue qu'il avoit sur le visage.

Mme DE VERTEUIL.

Voilà précisément toute l'histoire. Je n'ai pas eu de peine à remettre ton ame en état de se la représenter, parce qu'il n'y a pas long-temps que tu l'as entendue. Mais si dans quelques années je cherchois à te la rappeler, tu ne t'en souviendrois peut-être plus, ou je l'aurois oubliée moi-même.

PAULINE.

Cela peut être, maman ; mais au moins suis-je bien sûre de n'oublier de ma vie la bonté que vous avez de m'instruire.

RAISONNEMENT, JUGEMENT.

Mme DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

Mme DE VERTEUIL.

PAULINE, saurois-tu bien me dire ce que c'est que la raison? Je te l'ai déjà expliqué.

PAULINE.

Oui, maman. C'est..... c'est..... Je ne puis pas bien l'exprimer, mais je le sens. Par exemple, j'ai de la raison, et les animaux n'en ont point.

Mme DE VERTEUIL.

Pour mieux te rappeler ce que l'on entend proprement par raison, je te dirai que tu montres de la raison, lorsque tu

comprends bien ce que je te dis, et que tu réponds à propos. Tu montres aussi de la raison, lorsque, dans toutes les occasions qui se présentent, tu réfléchis ce que tu dois faire. Veux-tu que je t'en donne un exemple?

PAULINE.

Je le veux bien, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Supposons que tu aies en ce moment la fantaisie de te promener dans la rue. La première chose que tu aies à faire est de descendre dans la rue, n'est-il pas vrai?

PAULINE.

Oh! il n'est rien de plus sûr.

Mme DE VERTEUIL.

Il faut donc commencer par réfléchir sur ce que tu dois faire pour aller dans la rue.

PAULINE.

Cela est juste encore.

Mme DE VERTEUIL.

Nous sommes ici près d'une fenêtre

qui est ouverte, et qui donne sur la rue. Par cette fenêtre, il est aisé d'aller dans la rue, lorsqu'on le veut. Tiens, regarde : je vais y jeter ce morceau de papier, il y est déjà. On peut donc aller dans la rue en passant par la fenêtre, et il n'y a pas de chemin plus court.

PAULINE.

J'en conviens.

Mme DE VERTEUIL.

Ce chemin n'est cependant pas le seul ; il en est encore un autre. Près de la porte de la chambre, il y a un escalier qui descend dans la cour ; puis, en traversant la cour, on arrive à la porte de la maison qui s'ouvre sur la rue. Laquelle de ces deux manières te paroît la meilleure ?

PAULINE.

Mais, maman, je ne puis pas aller par la fenêtre.

Mme DE VERTEUIL.

Pourquoi non, puisqu'elle est ouverte ? Tu pourrois y sauter toi-même, ou je

pourrois t'y jeter, comme j'ai jeté tout-à-l'heure le chiffon de papier. Et certainement en prenant ce chemin, tu serois beaucoup plus promptement dans la rue, que si tu y allois par l'escalier, la cour et la porte de la maison.

PAULINE.

Mais, maman, je tomberois, si vous me jetiez par la fenêtre.

Mme DE VERTEUIL.

Oui vraiment, Pauline; il y a même à parier que tu te casserois la jambe. Alors tu serois bien dans la rue, mais tu ne pourrois pas t'y promener. Il faudroit te porter dans ton lit, où tu resterois couchée pendant six semaines, sans pouvoir remuer. Tu peux maintenant me dire lequel vaut le mieux, d'aller très-promptement dans la rue par la fenêtre, en te cassant une ou deux jambes, ou d'y aller beaucoup plus lentement par l'escalier et par la cour, en conservant tous tes membres entiers?

PAULINE.

Il n'est pas difficile de choisir, maman; il vaut mieux prendre le chemin le plus long.

Mme DE VERTEUIL.

Et pourquoi, ma fille ?

PAULINE.

C'est que si, pour arriver plus tôt dans la rue, il falloit me casser la jambe, que me serviroit d'y être arrivée, puisque je ne pourrois pas m'y promener ?

Mme DE VERTEUIL.

Ta réflexion est fort juste, Pauline. Mais sais-tu ce que nous venons de faire tout en causant ?

PAULINE.

Non, maman; je l'ignore.

Mme DE VERTEUIL.

Nous avons fait usage de notre raison, pour rechercher quel étoit le meilleur moyen d'aller dans la rue, ou d'y sauter par la fenêtre, ou d'y descendre par l'escalier; et nous avons trouvé que le dernier

moyen étoit le meilleur. Veux-tu que je te dise comment nous y sommes parvenues ?

PAULINE.

Cela me ſera plaisir, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Nous avons d'abord recherché quels sont les avantages et les inconvéniens de chacune de ces deux manières d'aller dans la rue, d'y sauter par la fenêtre, ou d'y descendre par l'escalier. Cette recherche nous a conduites à trouver que l'avantage de sauter par la fenêtre, étoit que l'on arrivoit beaucoup plus tôt dans la rue ; mais que l'inconvénient, attaché à ce moyen, étoit que l'on risquoit de se casser la jambe. L'inconvénient, au contraire, de descendre dans la rue par l'escalier, étoit que l'on restoit plus longtemps en chemin ; mais on y trouvoit en revanche cet avantage, que l'on ne couroit pas le danger d'avoir une jambe cassée. N'est-ce pas, ma fille, ce qui s'est passé dans notre esprit ?

PAULINE.

Oui, maman; j'en réponds pour le mien.

Mme DE VERTEUIL.

Après que nous avons eu trouvé ces avantages et ces inconvéniens, nous les avons comparés les uns avec les autres, et nous avons dit : Qui vaut le mieux d'arriver un peu plus vîte dans la rue, et de nous casser la jambe, ou d'être un peu plus long-temps en chemin, et de conserver notre corps tout entier? Après cette comparaison, nous avons porté un jugement; c'est qu'il valoit mieux rester plus long-temps en chemin, et qu'ainsi nous devions aller dans la rue, non par la fenêtre, mais par l'escalier et la cour. Comprends-tu cela?

PAULINE.

Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Eh bien! ma fille, lorsque l'on examine ainsi dans une chose ses inconvéniens et ses avantages, et qu'on les com-

pare ensemble, pour se décider sur le parti qu'il faut prendre, cette opération s'appelle raisonnement; et la conclusion qu'on en tire s'appelle jugement. Veux-tu que je te donne un autre exemple d'un raisonnement et d'un jugement?

PAULINE.

O maman! vous me ferez grand plaisir.

Mme DE VERTEUIL.

Tu sais bien que les deux perroquets de ta tante disent certains mots à-peu-près comme des créatures humaines, de manière que l'on pourroit s'y tromper?

PAULINE.

Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Suppose maintenant que nous soyons devant la salle à manger de ta tante, et que nous y entendions parler à travers la porte qui est fermée : comment penses-tu que nous devions faire pour juger, sans entrer dans cette pièce, si ce sont les perroquets qui parlent, ou si ce sont les deux servantes?

PAULINE.

Ne pourrions-nous pas les reconnnoître à la voix ?

Mme DE VERTEUIL.

Ce moyen ne seroit pas infaillible, pnisque nous sommes convenues tout-à-l'heure que les perroquets savent si bien imiter la voix humaine, que l'on peut s'y méprendre.

PAULINE.

Il est vrai.

Mme DE VERTEUIL.

Il nous faut donc chercher un autre moyen plus sûr.

PAULINE.

Oh! voyons.

Mme DE VERTEUIL.

Cherche dans la tête. Quel est celui que tu imaginerois, en supposant toujours qu'il nous soit interdit d'entrer dans la pièce où l'on parle.

PAULINE.

En vérité, maman, je n'en sais rien.

Mme DE VERTEUIL.

Et si nous écoutions ce que l'on dit! Tu sais que les perroquets, suivant ton expression, n'ont jamais que les mêmes paroles au bec.

PAULINE.

Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Ainsi donc, si nous prêtions l'oreille à ce que l'on diroit dans la salle à manger, et que nous entendissions constamment : Gratte, gratte, Jacquot : As-tu déjeûné, Jacquot? qui pourrions-nous soupçonner de dire ces paroles?

PAULINE.

Les perroquets, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Tu as raison. Les perroquets peuvent dire ces paroles, et ils les disent continuellement. Il y a tout lieu de croire que les servantes ne s'occuperoient pas à se dire sans cesse l'une à l'autre : Gratte, gratte, Jacquot : As-tu déjeuné, Jacquot?

quot? Car cela n'est pas trop amusant, n'est-il pas vrai?

PAULINE.

Non certes, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Mais si nous entendions dire : Marie, as-tu compté les couverts? — Non, Fanchette, je ne les compterai qu'après avoir plié la nappe : si nous entendions encore une suite de propos de ce genre, concernant le ménage, pourrions-nous les attribuer de même aux perroquets?

PAULINE.

Non, maman. Il vaudroit mieux penser que ce sont les servantes qui parleroient ainsi.

Mme DE VERTEUIL.

C'est ce que nous penserions en effet, et nous aurions employé notre raison à faire nn raisonnement et à porter un jugement; car nous aurions comparé ce que disent ordinairement les perroquets avec ce que les servantes peuvent se dire en faisant leur ménage; et cette com-

paraison nous auroit conduite à juger, par la nature des discours, si ce sont les perroquets ou les servantes qui les auroient tenus.

PAULINE.

Je vous remercie, maman, de m'avoir appris l'usage de ma raison. Je m'en servirai pour raisonner, à moi seule, sur tout ce que je pourrai voir ou entendre; et je viendrai ensuite vous consulter sur le jugement que j'en aurai porté.

LIBERTÉ, VOLONTÉ.

Madame DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

PAULINE.

MAMAN, je viens de serrer proprement toutes mes petites affaires, comme vous me l'aviez ordonné. Il n'y a plus rien qui traîne dans ma chambre. Que vais-je faire à présent?

Mme DE VERTEUIL.

Tu peux aller travailler dans ton jardin, ou t'amuser à jouer avec ta grande poupée. Lequel de ces deux amusemens te plaît davantage? Je te laisse entièrement la liberté de choisir.

PAULINE.

Je crois, maman, que j'aurai plus de plaisir à jouer avec ma poupée.

Mme DE VERTEUIL.

A la bonne heure. Mais il y a longtemps, ce me semble, que tu n'as travaillé dans ton jardin. Je viens d'y jeter tout-à-l'heure un coup-d'œil en passant, et j'ai cru voir qu'il y avoit une quantité de mauvaises herbes. Les fleurs me paroissent aussi languir sur leurs tiges. Sûrement tu auras laissé passer quelques jours sans les arroser.

PAULINE.

Il est vrai, maman, vous m'en faites souvenir.

Mme DE VERTEUIL.

Les fleurs souffrent beaucoup de la chaleur et de la sécheresse. Ne seroit-il pas à propos d'aller à leur secours?

PAULINE.

Oh! elles peuvent attendre encore, au lieu que ma poupée meurt d'envie d'essayer son tablier neuf. Il faut que je voie s'il lui va bien.

Mme DE VERTEUIL.

Tu es la maîtresse, comme je te l'ai

dit, de satisfaire là-dessus ta fantaisie; mais je ne te demande qu'un moment de réflexion. Si tu laisses épuiser ton jardin par les mauvaises herbes, si tu négliges de l'arroser, les fleurs seront demain encore plus languissantes qu'elles ne le sont aujourd'hui. Demain au matin, tu le sais, nous partons de bonne heure pour aller passer la journée chez ta grand'maman, nous n'en reviendrons que dans la nuit. Mais si tes fleurs manquent d'eau pendant deux jours encore, elles seront peut-être après-demain dans un état si triste, que toute l'eau du réservoir ne sauroit plus les ranimer.

PAULINE.

Oh! ce seroit bien dommage.

Mme DE VERTEUIL.

Et puis ton jardin restera dépouillé pendant six semaines, jusqu'au temps des fleurs de l'automne; car tu sais bien ce que ton papa vous a dit, en vous donnant à chacun un petit coin de terre: Celui qui négligera son jardin, et qui

laissera périr ses fleurs, n'en aura plus de toute la saison.

PAULINE.

Il est vrai, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Or, maintenant, qui vaut le mieux, à ton avis, ou d'avoir un moment de plaisir à jouer avec ta poupée, et d'éprouver ensuite pendant six semaines le chagrin de ne voir que de mauvaises herbes dans ton jardin, ou bien de laisser une heure ou deux ta poupée, avec laquelle tu peux jouer tous les jours, et d'aller travailler dans ton jardin, afin de jouir, pendant tout le reste de l'été, du plaisir de le voir orné des plus belles fleurs ?

PAULINE.

De la manière dont vous me présentez les choses, maman, il me semble qu'il n'y a pas trop à balancer.

Mme DE VERTEUIL.

Je le crois aussi.

PAULINE.

Allons, mon parti est pris; je vais descendre tout de suite dans mon jardin.

Mme DE VERTEUIL.

Cela sera fort bien fait. Mais attends encore un moment, Pauline. Il faut d'abord que tu remarques avec moi ce que nous venons de faire. Prête-moi toute ton attention.

PAULINE.

Voyons, maman, je vous écoute.

Mme DE VERTEUIL.

Ne venons-nous pas de raisonner sur ta poupée et sur ton jardin, comme nous raisonnâmes hier sur la fenêtre et sur l'escalier? N'avons-nous pas examiné les avantages et les inconvéniens de jouer avec ta poupée, ou d'aller travailler dans le jardin, pour trouver lequel des deux étoit le meilleur à faire?

PAULINE.

Il est vrai, maman; je n'y pensois pas

Mme DE VERTEUIL.

Et que viens-tu de faire en disant qu'il étoit mieux d'aller travailler dans ton jardin que de jouer avec ta poupée?

PAULINE.

Je m'en souviens, maman; c'est un jugement que j'ai porté.

Mme DE VERTEUIL.

A merveille, ma fille; mais lorsque tu as dit ensuite : Allons, mon parti est pris, je vais descendre tout de suite dans mon jardin?

PAULINE.

Vous ne m'avez pas encore appris, maman, comment cela s'appelle.

Mme DE VERTEUIL.

Je te le dirai tout-à-l'heure. Réponds-moi d'abord. N'est-ce pas de toi-même que tu t'es décidée à aller travailler dans ton jardin.

PAULINE.

Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Quoique tu aies pris ce parti, parce

qu'il te sembloit le meilleur à suivre, n'étois-tu pas libre de donner à l'autre la préférence dans ton ame?

PAULINE.

Oui, maman; j'en étois la maîtresse.

Mme DE VERTEUIL.

Eh bien! Pauline, ce pouvoir qu'a notre ame de se décider à son choix entre deux ou plusieurs partis à suivre, se nomme liberté; et l'opération par laquelle notre ame se décide à suivre l'un de préférence, se nomme volonté.

PAULINE.

Je vous remercie, maman, de cette petite instruction. Je tâcherai de la bien retenir.

Mme DE VERTEUIL.

Viens me donner un baiser, et ne perds pas un moment pour aller travailler dans ton jardin.

FABLE, CONTE, HISTOIRE.

Mme DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

Mme DE VERTEUIL.

PAULINE, lorsque tu joues avec ta poupée, ne t'arrive-t-il pas quelquefois de lui parler comme si tu étois sa gouvernante, et comme si elle pouvoit entendre tes discours?

PAULINE.

Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Et ne fais-tu pas ensuite comme si elle te répondoit, et qu'elle refusât de suivre les sages instructions que tu lui donnes? N'es-tu pas souvent venue me dire: Maman, la poupée crie et ne veut pas être sage, elle ne fait rien de ce que je lui dis; ou bien: La poupée est sage à présent; elle promet de ne plus crier,

Tu sais fort bien cependant que la poupée ne peut être ni sage ni méchante, et qu'elle ne peut ni crier ni te donner sa parole d'honneur.

PAULINE.

Il est vrai, maman ; aussi est-ce pour badiner que je dis cela.

Mme DE VERTEUIL.

Je me mets quelquefois moi-même de la partie, et je dis à la poupée : Mon enfant, je vous prie d'être moins turbulente ; vos criailleries rompent la tête à votre maman. Si vous continuez à faire du bruit, je serai obligée de vous mettre en pénitence dans ce coin. Une autre fois je lui dis : Ma chère enfant, ne cesserez-vous jamais d'être opiniâtre ? Votre devoir est d'être docile et soumise. Allons, il ne faut pas pleurer, mordre vos lèvres, et laisser tomber la tête sur votre épaule. Tu sens à merveille que, malgré les discours que je tiens à la poupée, je suis

bien persuadée qu'elle n'entend ni ne peut rien faire de tout cela?

PAULINE.

Oh! sans doute, maman; et vous ne le faites que pour jouer avec moi.

Mme DE VERTEUIL.

C'est bien un de mes motifs, ma chère fille; mais j'en ai encore un autre plus sérieux. Ne le devines-tu pas?

PAULINE.

Non, maman.

Mme DE VERTEUIL.

C'est que je veux, tout en jouant, t'apprendre ce que tu dois faire et ce que tu dois éviter. Par exemple, lorsque je dis à la poupée que ses cris m'étourdissent, et que je la menace de la mettre en pénitence dans un coin, c'est pour amener dans ton esprit cette réflexion : Si je crie, je romprai la tête à maman, et je serai mise en pénitence.

PAULINE.

Voilà un fort bon moyen, en effet.

Mme

Mme DE VERTEUIL.

Et lorsque je dis au chat : Minet, fi ! que c'est vilain d'être méchant ! il ne faut pas égratigner, parce qu'on vous a fait un peu de mal, sans le vouloir, en jouant avec vous, autrement personne ne voudroit plus jouer, et on vous laisseroit bouder tout seul à l'écart comme un chat sauvage ; tu sens bien que le chat n'entend pas mieux mon discours que la poupée ?

PAULINE.

Oh ! non, certes.

Mme DE VERTEUIL.

Mais pour quelle raison penses-tu que je dise cela au chat ?

PAULINE.

Je crois le deviner, maman ; c'est pour m'apprendre, par ricochet, que je ne dois ni pincer, ni égratigner, ni battre, lorsque, par hasard, en jouant, on m'a un peu blèssée, parce que je ne trouverois plus personne pour jouer avec moi.

Mme DE VERTEUIL.

Tu l'as fort bien deviné. Ainsi quand je dis ensuite : Minet devroit avoir bien du regret de s'être si mal comporté ; il devroit demander pardon, et promettre de n'être plus si méchant à l'avenir ; ce n'est pas que j'aie l'espérance de voir le chat profiter de cet avis : c'est pour t'apprendre indirectement, à toi-même, ce que tu devrois faire en pareille circonstance.

PAULINE.

Oh ! je sens bien la leçon, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Lorsqu'on veut instruire en jouant les enfans et même les hommes sur ce qu'ils doivent faire ou éviter, on leur dit que dans telle occasion tels ou tels animaux ont agi de telle ou telle manière. On ne leur dit pas cela pour leur faire accroire que cela soit effectivement arrivé, parce que le plus souvent ce sont des choses que tout le monde sait bien que les bêtes ne peuvent pas faire, mais seulement

pour leur montrer ce qui est bien ou mal, et quelles sont ordinairement les suites de telle ou telle action.

PAULINE.

Cela n'est pas mal imaginé, au moins.

Mme DE VERTEUIL.

Afin de rendre l'instruction plus claire et la leçon plus frappante, on a soin d'arranger son récit de façon qu'il arrive justement aux animaux ce qui arriveroit aux enfans ou aux hommes, s'ils agissoient de la même manière que l'on a fait agir les animaux. Ce récit ou cette narration, on l'appelle une fable. Veux-tu que je t'en donne un exemple?

PAULINE.

Vous me ferez grand plaisir, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Pour te mettre en état de bien comprendre la fable que je vais te raconter, il faut d'abord te dire qu'il y a des pays où l'on rencontre dans les forêts des bêtes souvages, tels que des loups, des

tigres, des ours, des léopards et des lions.

PAULINE.

Oh! oui, maman; j'en ai déjà vu dans mes estampes.

Mme DE VERTEUIL.

Ces animaux sont formés en grand, justement comme tu les as vus représentés en petit. Ils mangent tous les autres animaux qu'ils peuvent attraper; c'est pour cela qu'on les appelle bêtes féroces, ou animaux carnassiers. Ils attaquent même les plus grands animaux, comme les chevaux et les bœufs, quoiqu'ils soient de beaucoup plus petits.

PAULINE.

Comment viennent-ils donc à bout de les terrasser?

Mme DE VERTEUIL.

C'est que malgré leur petitesse ils sont d'une force prodigieuse, qu'ils ont d'ailleurs plus d'agilité, et qu'ils sont sans

cesse animés d'une fureur qui les porte à braver toute espèce de péril.

PAULINE.

Je ne voudrois pas en rencontrer sur mon chemin.

Mme DE VERTEUIL.

Je le crois ; mais revenons. Pour faire voir aux hommes quel avantage ceux qui sont les plus foibles peuvent trouver à s'unir étroitement contre ceux qui sont les plus forts, et combien il leur importe pour cet effet de vivre toujours entre eux en bonne intelligence, voici la fable que l'on a imaginée.

PAULINE.

Oh ! voyons, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Ecoute.

LES BŒUFS EN QUERELLE,

FABLE.

Dans un pays peuplé de bêtes féroces, il y avoit plusieurs bœufs qui paissoient tranquillement au milieu d'une vaste prairie. Comme ils vivoient ensemble dans une parfaite union, et qu'ils étoient toujours prêts à se défendre mutuellement, aucune bête féroce n'osoit les attaquer. Aussitôt qu'ils en voyoient une rôder au loin pour chercher à les surprendre, ils couroient tous les uns près des autres, et se rangeoient en cercle, la tête en dehors, menaçant l'ennemi commun de l'éventrer avec leurs cornes aiguës. Le cercle étant bien fermé de tous les côtés, aucun d'eux ne pouvoit être attaqué par derrière; ce qui étoit le seul moyen de les vaincre.

Aussi long-temps qu'ils surent entre-

tenir cette bonne intelligence, ils vécurent nombreux et tranquilles. Mais enfin, par une vétille, ils en vinrent à une dispute sérieuse; et, comme aucun d'eux ne voulut céder et reconnoître qu'il avoit eu tort, ils s'accablèrent d'invectives, et finirent par s'en aller chacun de son côté.

Ils ne tardèrent pas à sentir les suites funestes de cette division. Lorsqu'il paroissoit une bête féroce, ils ne couroient plus se ranger côte à côte dans un cercle bien serré, pour se défendre réciproquement. Celui qui étoit attaqué le premier se voyoit abandonné de tous ses camarades, qui ne songeoient qu'à leurs affaires personnelles. Il y en eut plusieurs qui furent dévorés de cette manière en peu de jours.

Si du moins cet exemple avoit rendu les autres plus sages et qu'il les eût engagés à se réunir, ils auroient encore été en état, malgré leurs pertes, de se défendre contre leurs ennemis. Au lieu de cela, leur querelle en devint plus

vive que jamais. L'un reprochoit à l'autre d'être la première cause de ses malheurs. Des reproches ils en vinrent à des coups de cornes sanglans. Le bruit du combat ayant attiré leurs ennemis hors de la forêt, ceux-ci profitèrent de la lassitude et de la foiblesse des combattans pour les égorger tous les uns après les autres, en sorte qu'il n'en resta pas un seul pour raconter du moins ce funeste événement à ses neveux.

Tu vois par là, Pauline, ce que c'est qu'une fable. De la manière que je t'ai raconté celle des bœufs, tu comprends fort bien qu'un pareil événement n'est point arrivé, et qu'il n'a même jamais pu arriver.

PAULINE.

Oh! oui, maman, je le crois.

Mme DE VERTEUIL.

Et sur quoi le penses-tu ?

PAULINE.

C'est que les bœufs sont incapables de parler, et par consequent de se faire

des réponses qui les conduisent à une querelle.

Mme DE VERTEUIL.

Très-bien, Pauline ; il y a cependant quelque chose de vrai dans mon récit.

PAULINE.

Quoi donc, maman ?

Mme DE VERTEUIL.

C'est, premièrement, qu'il y a des bêtes féroces qui attaquent les bœufs pour les dévorer. Secondement, c'est que les bœufs, se plaçant en cercle avec les cornes en dehors, peuvent très-bien se défendre contre leurs ennemis. Enfin, c'est que s'ils ne se défendent pas mutuellement de cette manière ou d'une autre, ils sont hors d'état de résister aux bêtes féroces qui les attaquent séparément.

PAULINE.

Oui, maman, je conçois ces trois vérités.

Mme DE VERTEUIL.

Mais, comme tu l'as très-bien observé toi-même, que les bœufs puissent se dire des injures, et que ces injures les animent tellement les uns contre les autres, qu'ils refusent de se prêter mutuellement des secours contre l'ennemi commun lorsqu'ils en sont attaqués, c'est ce qui n'est pas vrai. On a pu voir cela parmi les hommes, mais jamais parmi les animaux.

PAULINE.

Comment donc, maman, est-ce que cela peut arriver parmi les hommes?

Mme DE VERTEUIL.

Hélas! oui, ma chère fille. Si ta raison étoit un peu plus avancée, tu verrois, sur-tout en ce moment, que les hommes sont assez insensés, non seulement pour se diviser entre eux, lorsqu'ils devroient se réunir, mais encore pour combattre avec acharnement les uns contre les autres, quoiqu'ils soient enveloppés d'ennemis qui les menacent tous également. Il

faut convenir que les bœufs n'ont jamais fait de pareilles folies.

PAULINE.

Mais, maman, vous m'avez pourtant dit que les hommes ont plus d'intelligence que les animaux.

Mme DE VERTEUIL.

Cela est vrai, Pauline ; mais, par malheur, les hommes oublient souvent leur intelligence pour se laisser emporter aux plus misérables passions, telles que l'avarice et la vanité. On a remarqué, au contraire, que les bêtes se servent toujours à propos de l'intelligence dont elles sont douées. C'est pour cette raison que l'on voit quelquefois les hommes agir d'une manière plus déraisonnable que les animaux eux-mêmes.

PAULINE.

En vérité, maman, il n'y a pas trop d'honneur pour nous dans tout cela.

Mme DE VERTEUIL.

J'en ai honte comme toi, Pauline ; et j'avoue que j'aurois peine à le croire,

si je n'en voyois tous les jours des exemples. Tu peux remarquer à ce sujet combien il est honteux de se laisser vaincre par ses passions, puisque par cette foiblesse on se met au-dessous des bêtes.

PAULINE.

Il me semble qu'après avoir fait une sottise, je ne pourrois plus regarder en face un bœuf sans rougir.

Mme DE VERTEUIL.

Revenons à notre fable, Pauline. Tu dois te souvenir de ce que je te disois avant de te la raconter, qu'on l'avoit imaginée pour montrer de quelle importance il est sur-tout pour les foibles de vivre dans une parfaite union, et dans une disposition constante à se secourir les uns les autres au milieu du danger. L'exemple des bœufs confirme cette vérité de la manière la plus manifeste, puisqu'ils ont mené une vie heureuse et tranquille aussi long-temps qu'ils ont vécu en bonne intelligence.

Ils

Ils ont, au contraire, commencé à devenir la proie de leurs ennemis, aussitôt qu'ils sont entrés en querelle, et qu'ils n'ont plus voulu se prêter des secours mutuels.

PAULINE.

Oui, maman ; cela est bien prouvé.

Mme DE VERTEUIL.

Eh bien ! ma fille, la même chose arriveroit aux hommes s'ils ne vouloient pas se protéger réciproquement, et s'ils refusoient de se prendre tous par la main pour résister ensemble à ceux qui viendroient les attaquer. L'exemple des bœufs est donc bien imaginé pour donner cette leçon. C'est ainsi que l'on fait servir à l'instruction des hommes cette sorte de récit que l'on nomme fable.

PAULINE.

Il y a donc, maman, plusieurs sortes de ces récits.

Mme DE VERTEUIL.

Oui, ma fille, on en distingue trois.

La fable où l'on raconte ce qu'on sait bien n'être jamais arrivé et n'avoir même jamais pu arriver ; le conte ou l'historiette, où l'on raconte ce qui a pu très-naturellement arriver en effet; enfin l'histoire où l'on raconte ce que l'on sait être véritablement arrivé de la manière qu'on le récite.

PAULINE.

Mais, maman, sans vous fâcher, voudriez-vous me permettre de vous faire une petite question ?

Mme DE VERTEUIL.

Voyons, ma fille.

PAULINE.

Raconter ce que l'on sait bien n'être jamais arrivé et n'avoir même pu jamais arriver, n'est-ce pas dire un mensonge, puisque c'est dire ce qui n'est pas vrai ?

Mme DE VERTEUIL.

Si, en faisant son récit, on disoit que l'aventure est véritablement arrivée de cette manière, quoique l'on sût qu'elle

n'est pas arrivée en effet, ce seroit assurément dire un mensonge. Mais lorsque l'on ne donne ce récit que pour ce qu'il est; lorsqu'on dit, par exemple: Je raconte ceci, non pour faire accroire que la chose soit effectivement arrivée, mais seulement comme une invention fabuleuse dont vous pouvez tirer un sens moral, c'est-à-dire une instruction utile pour votre conduite, alors on ne dit pas un mensonge, puisque l'on ne veut tromper personne, car on prévient d'avance de ce qu'il faut penser sur ce qui est vrai et sur ce qui ne l'est pas.

PAULINE.

Bon, maman; me voilà rassurée sur l'état de votre conscience, au sujet de la fable que vous avez eu la bonté de me dire; je vois que vous ne vouliez pas me tromper.

Mme DE VERTEUIL.

Non, sans doute, ma fille; et tu peux même te rappeler qu'en lisant ensemble les *Historiettes et Conversations pour les*

enfans, que j'ai écrites pour ton usage, je t'ai dit plus d'une fois que ce n'étoient que des contes ou des inventions, c'est-à-dire des récits d'événemens qui n'étoient peut-être jamais arrivés, quoiqu'ils aient pu arriver naturellement ; qu'en te présentant des récits imaginaires d'enfans punis pour leur opiniâtreté, leur orgueil ou leur gourmandise, je ne voulois que te faire voir les suites funestes de ces défauts pour t'engager à t'en préserver. J'ai arrangé ces récits de la manière la plus conforme à ce qui se passe tous les jours parmi les enfans. J'ignore, par exemple, s'il y a jamais eu une petite fille nommée Léonor, assez remplie de vanité pour croire qu'elle valoit mieux que ses amies, pour imaginer que quelques agrémens dans sa personne pouvoient lui tenir lieu d'instructions et de talens, qui eut ensuite le malheur de perdre à la fois ses parens et sa fortune, de se voir rebutée par toutes ses anciennes compagnes qu'elle avoit accablées de ses mépris, et d'être enfin réduite à devenir la servante de l'une

d'entre elles. Ce que je sais bien, c'est que les ignorans et les orgueilleux sont toujours punis de cette manière ou d'une autre, et que si tu voulois suivre l'exemple de Léonor, tu aurois tôt ou tard de justes sujets de t'en repentir. C'en est assez pour t'apprendre avec quel soin tu dois éviter tout ce qui pourroit te conduire à de pareils malheurs.

PAULINE.

Je sens fort bien toute la force de cette leçon, et j'espère qu'elle sera toujours présente à mon esprit.

Mme DE VERTEUIL.

Je le souhaite, ma fille; mais veux-tu que je te dise un conte, pour te montrer, comme par la fable des bœufs, combien il est utile aux hommes de se secourir mutuellement?

PAULINE.

O maman! quel plaisir!

Mme DE VERTEUIL.

Ecoute, je vais te le dire, mais à condition que tu chercheras toi-même

à découvrir dans ce conte ce qui le distingue d'une fable ou d'une histoire, suivant les différences que je viens d'établir tout-à-l'heure entre ces trois sortes de récits.

PAULINE.

Voyons, maman, si je serai assez habile pour cela; je vais vous prêter toute mon attention.

L'AVEUGLE ET LE BOITEUX.

CONTE.

Un pauvre homme, qui avoit perdu la vue depuis plusieurs années, alloit, un soir, sur le grand chemin, en tâtonnant avec son bâton. Que je suis malheureux, s'écrioit-il, d'avoir été obligé de laisser mon pauvre petit chien malade au logis! J'ai cru pouvoir me passer aujourd'hui de ce guide fidèle, pour aller au village prochain. Ah! je sens mieux que jamais combien il m'est nécessaire. Voici

la nuit qui s'approche ; ce n'est pas que j'y voie mieux pendant le jour, mais au moins je pouvois rencontrer à chaque instant quelqu'un sur ma route, pour me dire si j'étois dans le bon chemin, au lieu qu'à présent je dois craindre de ne plus rencontrer personne. Je n'arriverai pas d'aujourd'hui à la ville, et mon pauvre petit chien m'attend pour souper. Ah! comme il va être chagrin de ne pas me voir!

A peine avoit-il dit ces paroles, qu'il entendit quelqu'un se plaindre tout près de lui. Que je suis malheureux! disoit-il, je viens de me démettre le pied dans cette ornière ; il m'est impossible de l'appuyer à terre. Il faudra que je passe ici toute la nuit sur le chemin. Que vont penser mes pauvres parens ?

Qui êtes-vous, s'écria l'aveugle, vous que j'entends pousser des plaintes si tristes ?

Hélas! répondit le boiteux, je suis un pauvre jeune homme à qui il vient d'arriver un cruel accident. Je revenois

tout seul de notre maison de campagne; je me suis démis le pied, et me voilà condamné à coucher dans la boue.

L'AVEUGLE.

J'en suis bien fâché, je vous assure; mais, dites-moi, y a-t-il encore un reste de jour, et pouvez-vous voir sur le chemin?

LE BOITEUX.

Ah! si je pouvois marcher aussi bien que j'y vois, j'aurois bientôt tiré mes chers parens d'inquiétude.

L'AVEUGLE.

Ah! si je pouvois y voir aussi bien que je marche, j'aurois bientôt donné à souper à mon chien.

LE BOITEUX.

Vous n'y voyez donc pas, mon cher ami?

L'AVEUGLE.

Hélas, non; je suis aveugle comme vous êtes boiteux. Nous voilà bien chan-

ceux l'un et l'autre. Je ne peux pas avancer plus que vous.

LE BOITEUX.

Avec quel plaisir je me serois chargé de vous conduire!

L'AVEUGLE.

Comme je me serois empressé d'aller vous chercher des hommes avec un brancard!

LE BOITEUX.

Ecoutez, il me vient une idée. Il ne tient qu'à vous de nous tirer de peine tous les deux.

L'AVEUGLE.

Il ne tient qu'à moi? Voyons quelle est votre idée? J'y tope d'avance.

LE BOITEUX.

Les yeux vous manquent; à moi, ce sont les jambes. Prêtez-moi vos jambes, je vous prêterai mes yeux, et voilà l'un et l'autre hors d'embarras.

L'AVEUGLE.

Comment arrangez-vous cela, s'il vous plaît?

LE BOITEUX.

Je ne suis pas bien lourd, et vous me paroissez avoir de bonnes épaules.

L'AVEUGLE.

Elles sont assez bonnes, Dieu merci.

LE BOITEUX.

Eh bien! prenez-moi sur votre dos; vous me porterez, et moi je vous montrerai le chemin; de cette manière, nous aurons à nous deux tout ce qu'il faut pour arriver à la ville.

L'AVEUGLE.

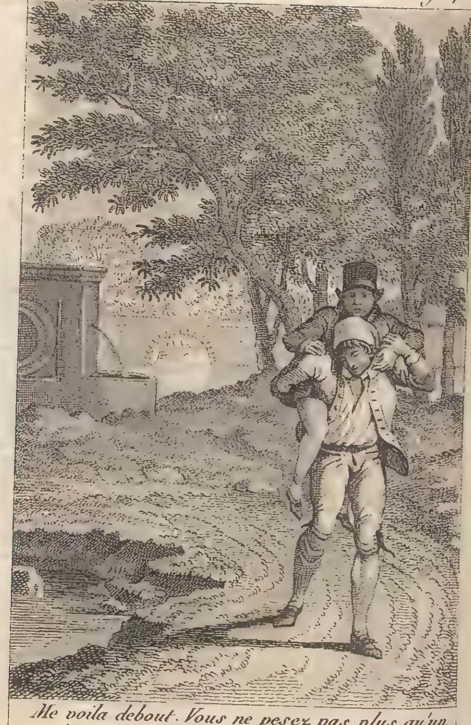
Est-elle loin encore?

LE BOITEUX.

Non, non; je la vois d'ici.

L'AVEUGLE.

Vous la voyez? Hélas! il y a dix ans que je ne l'ai vue; mais ne perdons pas un moment. Votre invention me paroît fort bonne. Où êtes-vous? Attendez, je vais m'agenouiller comme un chameau, vous en grimperez plus aisément sur mon échine.



Me voila debout. Vous ne pesez pas plus qu'un moineau. marche....

LE BOITEUX.

Rangez-vous un peu à droite, je vous prie.

L'AVEUGLE.

Est-ce bien comme cela ?

LE BOITEUX.

Encore un peu plus. Bon : je vais passer mes bras autour de votre cou. Vous pouvez maintenant vous relever.

L'AVEUGLE.

Me voilà debout. Vous ne pesez pas plus qu'un moineau. Marche.

Ils se mirent en route aussitôt; et, comme ils avoient en commun deux bonnes jambes et deux bons yeux, ils arrivèrent en moins d'un quart-d'heure aux portes de la ville. L'aveugle porta ensuite le boiteux jusque chez ses parens; et ceux-ci, après lui avoir témoigné leur reconnoissance, le firent conduire auprès de son petit chien.

C'est ainsi qu'en se prêtant un mutuel secours, ces deux pauvres infirmes par-

vinrent à se tirer d'embarras ; autrement ils auroient été obligés de passer toute la nuit sur le grand chemin. Il en est de même pour tous les hommes, ma chère Pauline. L'un a communément ce qui manque à l'autre ; et ce que celui-ci ne peut pas faire, celui-là le fait. Ainsi, en s'assistant réciproquement, ils ne manquent de rien ; au lieu que s'ils refusent de s'aider entre eux, ils finissent par en souffrir également les uns et les autres. Veux-tu que je t'en donne un exemple, pour te rendre la chose plus sensible ?

PAULINE.

Je le veux bien, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Un cordonnier ne sait pas plus labourer la terre, qu'un laboureur ne sait faire des souliers.

PAULINE.

Il est vrai.

Mme DE VERTEUIL.

Si le laboureur ne vouloit faire venir de grains que ce qu'il lui en faut tout juste

juste pour sa nourriture, il n'auroit pas de quoi en vendre, et par conséquent il n'auroit pas d'argent pour acheter des souliers.

PAULINE.

Cela me paroît clair.

Mme DE VERTEUIL.

De même, si le cordonnier ne vouloit faire des souliers que pour lui seul, il ne gagneroit rien de son métier, et par conséquent il n'auroit pas d'argent pour acheter du pain.

PAULINE.

Cela est vrai encore.

Mme DE VERTEUIL.

Mais si le laboureur fait venir autant de grain qu'il lui est possible au-delà de sa provision, si le cordonnier fait des souliers autant qu'on lui en demande au-delà de sa propre chaussure, ils peuvent se procurer, avec l'argent qu'ils retirent de leur travail, tout ce qui leur est nécessaire pour leurs autres besoins.

PAULINE.

Oh! je sens cela à merveille.

Mme DE VERTEUIL.

Il en est exactement de même pour tous les autres états de la société. Revenons à l'engagement que tu as pris lorsque je t'ai fait ce récit, de chercher à découvrir ce qui le distingue de celui que je t'ai fait sur la querelle des bœufs.

PAULINE.

Cela n'est pas difficile, maman. La querelle des bœufs n'a jamais pu arriver de la manière que vous me l'avez racontée; au lieu que l'aventure du boiteux et de l'aveugle auroit pu arriver juste dans tous ses points.

Mme DE VERTEUIL.

Tu as fort bien saisi la différence. Ce dernier récit n'est pas une fable, parce qu'il n'a rien d'impossible ; et cependant ce n'est pas une histoire, parce que j'ignore si l'événement est réellement arrivé.

PAULINE.

Oui, maman, ce n'est qu'un conte ou une historiette.

Mme DE VERTEUIL.

Si, en passant sur le chemin, j'avois entendu l'aveugle et le boiteux s'entretenir de la manière que je te l'ai dit, si je les avois rencontrés sur les épaules l'un de l'autre, alors mon récit seroit une histoire, et je te le donnerois comme une chose véritablement arrivée, au lieu que je ne te le donne que comme une chose qui a pu arriver. Afin de ne tromper personne dans les divers récits, il faut, pour l'histoire, raconter la chose justement comme elle s'est passée, sans y rien ajouter; et il faut donner la fable et le conte pour ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire comme des inventions utiles et agréables, et non comme de véritables événemens.

BESOINS GÉNÉRAUX
ET PARTICULIERS
DES HOMMES.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN son fils.

ADRIEN.

MON papa, je lisois hier un livre où il étoit question des besoins généraux et des besoins particuliers des hommes. Ce livre étoit sans doute écrit pour des gens que l'on supposoit plus instruits que moi, car on n'y expliquoit pas cette distinction que je n'ai pu saisir de moi-même. Voudriez-vous bien me la faire sentir, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Très-volontiers, mon ami. Les besoins

généraux sont ceux qui sont communs à tous les hommes. Ils portent sur des choses qui sont d'une nécessité indispensable à tout le monde. Les besoins particuliers, au contraire, portent seulement sur des choses qui sont nécessaires à certaines gens, et qui ne le sont pas à d'autres.

Pour te donner un exemple d'un besoin général, tous les hommes n'ont-ils pas un besoin égal de se nourrir?

ADRIEN.

Oui, très-certainement, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

La nourriture est donc un besoin général, un besoin commun à tous les hommes. Mais quelles sont les choses dont un menuisier a besoin pour travailler?

ADRIEN.

Il lui faut du bois, une scie et un rabot.

M. DE VERTEUIL.

Et ces choses-là sont-elles nécessaires à un maçon ?

ADRIEN.

Non, mon papa ; il ne faut au maçon que de la chaux, du sable, une truelle, et des pierres.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien ! mon ami, la chaux, le sable, la truelle et les pierres, forment les besoins particuliers du maçon, comme le bois, la scie et le rabot, forment les besoins particuliers du menuisier. Les cordonniers, les tailleurs, les tisserands, les horlogers, les charrons, etc. ont aussi particulièrement besoin d'une infinité d'outils et de matériaux indispensables pour les ouvrages dont chacun d'eux est occupé. Ces besoins particuliers sont très-nombreux et très-divers, à raison du nombre infini de professions auxquelles les hommes s'adonnent, et de la variété des ouvrages que chacun d'eux fait dans son métier. Les besoins géné-

raux, au contraire, ces besoins communs à tous les hommes, sont bien plus simples, et d'un nombre bien moins étendu. On peut même les réduire à trois seulement; savoir, la nourriture, le vêtement et l'habitation.

ADRIEN.

Voudriez-vous bien m'expliquer cela plus en détail, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Avec plaisir, mon fils. Qu'un homme ne puisse vivre long-temps sans nourriture, c'est ce que tu éprouves toi-même tous les jours, lorsque la faim et la soif te prennent. Tu tomberois bientôt en défaillance si tu n'avois ni à manger ni à boire, n'est-il pas vrai?

ADRIEN.

Oui certes, mon papa, et je ne tarderois guère à mourir, pour peu que cela durât, deux ou trois jours seulement.

M. DE VERTEUIL.

Et si tu n'avois pas d'habit, pourrois-tu courir tout nu dans les rues?

ADRIEN.

Oh! non, sans doute. La garde m'auroit bientôt arrêté, pour me revêtir des quatre murs d'une prison.

M. DE VERTEUIL.

Et si tu n'avois pas de logement, et qu'il te fallût coucher la nuit au coin d'une borne?

ADRIEN.

Je ne crois pas non plus qu'on m'y laissât dormir.

M. DE VERTEUIL.

La nourriture, le vêtement et l'habitation, sont donc trois choses qui sont absolument nécessaires pour tous les hommes qui vivent dans ce pays. Elles le sont même pour tous ceux qui sont répandus sur toutes les parties de la terre. Par-tout l'homme a besoin de soutenir ses forces par la nourriture, de se défendre par les vêtemens contre la rigueur

des saisons, et de se ménager un abri pour goûter en paix le sommeil.

ADRIEN.

Oui, je conçois que nous sommes tous égaux sur ces trois points.

M. DE VERTEUIL.

Si tu réfléchis maintenant sur ce que nous faisons pour nous procurer la nourriture, le vêtement et l'habitation, tu verras que, quoique ces premiers besoins soient les mêmes pour tous les hommes, la manière dont chacun cherche à les satisfaire est très-variée.

ADRIEN.

Aidez-moi, je vous prie, mon papa, à trouver ces différences.

M. DE VERTEUIL.

Tu as bien vu à la campagne de quoi les paysans se nourrissent, de quelles étoffes ils s'habillent, et comment leurs maisons sont bâties?

ADRIEN.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Compare leurs pois au lard avec les ragoûts qui couvrent nos tables, leurs camisoles de bure avec nos habits de soie étincelans de paillettes d'or et d'argent, leurs chaumières étroites avec nos vastes hôtels, tu verras combien peu toutes ces choses se ressemblent; et cependant leur objet est exactement le même. Être nourris, vêtus et logés, est tout ce que nous avons en vue aussi bien que le paysan.

ADRIEN.

Oui, sans doute; mais nous y réussissons beaucoup mieux.

M. DE VERTEUIL.

C'est-à-dire que nous y mettons beaucoup plus de façons. Nous mangeons des choses beaucoup plus délicates, nous portons des habits plus riches, nous avons une demeure meublée plus élégamment. Mais si nous en sommes mieux pour cela, c'est un point qui n'est pas encore décidé.

ADRIEN.

Comment donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Ce que nous avons de plus que le paysan nous donne, il est vrai, quelques plaisirs, mais ce n'est pas sans un mélange de peines. Songe combien ces jouissances demandent d'attentions et d'apprêts. Nous pourrions aisément nous épargner tout cet embarras en vivant à la manière champêtre. On peut se rassasier avec des pommes de terre aussi bien qu'avec des pâtisseries; un habit de bure ou de serge est aussi commode qu'un habit de taffetas ou de velours; et il n'est pas rare de trouver le laboureur dans sa chaumière un peu plus joyeux que le prince dans son palais.

ADRIEN.

Sans compter, mon papa, que nos plaisirs coûtent beaucoup plus que les siens.

M. DE VERTEUIL.

Comme nous avons plus d'argent que lui, cela revient au même. Mais il y a ici une chose à remarquer. Le paysan est accoutumé à se contenter de si peu de chose, que si par accident il perd sa petite fortune, il ne lui faut que son travail journalier pour gagner de quoi pourvoir à tous ses besoins. Mais nous qui avons si peu l'habitude du travail de nos mains, il nous seroit impossible, si nous perdions tout notre argent, d'en gagner jamais assez à la sueur de notre front pour recommencer à vivre selon notre manière accoutumée, et en cela nous serions infiniment plus à plaindre que le paysan. Le travail extraordinaire que nous serions obligés de nous imposer seroit au-dessus de nos forces, au lieu que le paysan n'auroit à faire que le travail auquel ses forces sont exercées.

ADRIEN.

Je vois que, bien loin de gagner assez pour vivre dans notre aisance ordinaire, nous

nous ne gagnerions pas même de quoi vivre comme lui.

M. DE VERTEUIL.

Il faudroit bien cependant nous condamner au même travail, si nous ne voulions pas être exposés à périr de misère et de faim.

ADRIEN.

Hélas ! il n'est que trop vrai.

M. DE VERTEUIL.

Ce n'est pas tout encore. Outre les revers qui menacent continuellement notre fortune, il arrive mille circonstances dans la vie, où l'on ne peut, même à prix d'argent, se procurer mille choses friandes pour ses repas, un habit élégant et une demeure commode. Par exemple, dans un voyage, ta voiture peut se briser au milieu d'un mauvais chemin; tu peux être obligé de quitter tes habits percés par la pluie pour prendre ceux d'un paysan; tu peux être réduit à manger un morceau de lard avec un morceau de pain bis, et à coucher dans une grange déla-

brée. Il est peu de voyageurs ou de gens de guerre à qui cela ne soit arrivé plus d'une fois. On ne peut donc mieux faire que de se préparer dès sa jeunesse à toutes les aventures. Avec cette habitude, on ne se trouve jamais embarrassé ; et, pourvu que l'on ait de quoi pourvoir à ses premiers besoins, on ne s'inquiète guère sur la manière dont ils sont satisfaits.

ADRIEN.

Oui, mon papa, vous avez raison. Je vais commencer, dès ce jour même, à me passer des secours d'un autre pour me servir, et à me contenter de ce qui pourra suffire à mes plus pressantes nécessités. Je me trouverai ainsi fortifié d'avance contre tout ce qui pourra m'arriver de fâcheux; et si je me trouve jamais dans un de ces événemens dont vous venez de parler, je n'en serai pas plus triste. Bien au contraire, je me souviendrai alors avec joie de l'entretien que nous venons d'avoir en ce moment.

LES AVANTAGES DE LA SOCIÉTÉ.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN son fils.

M. DE VERTEUIL.

ADRIEN, te rappelles-tu quels sont les besoins généraux des hommes?

ADRIEN.

Oui, mon papa, c'est la nourriture, le vêtement, et l'habitation.

M. DE VERTEUIL.

Tu te souviens aussi que je t'ai fait remarquer qu'il est deux manières différentes de satisfaire ces besoins, avec beaucoup d'apprêts et de dépenses, comme font les riches; simplement et avec peu d'embarras, comme font les gens de la campagne et les pauvres?

ADRIEN.

Je n'ai pas perdu un mot de ce que vous m'avez dit à ce sujet.

M. DE VERTEUIL.

Ce que je ne t'ai pas dit encore, c'est qu'avec quelque simplicité qu'un paysan puisse se nourrir, se vêtir et se loger, ces premiers besoins n'ont pas laissé de lui coûter des peines infinies à satisfaire.

ADRIEN.

Vous m'étonnez, mon papa. Voyons cela par ordre, je vous prie. D'abord pour sa nourriture, il me semble qu'un morceau de pain et quelques légumes n'exigent pas de grands soins.

M. DE VERTEUIL.

Ne voudrois-tu pas y ajouter encore des fruits, du fromage, du beurre, et de temps en temps un verre de vin ?

ADRIEN.

Oh! que cela ne tienne, mon papa, je ne demande pas mieux que de le bien régaler.

M. DE VERTEUIL.

Malgré tes dispositions généreuses, il seroit difficile de composer un repas plus simple. Tu n'imagines pas cependant combien de travaux il a coûté.

ADRIEN.

Oh! voyons donc, je vous prie.

M. DE VERTEUIL.

Ne faut-il pas d'abord avoir labouré deux ou trois fois son champ avant d'y jeter du grain? ne faut-ïl pas avoir planté ses pommes de terre, semé ses raves et ses choux? ne faut-il pas avoir élevé, greffé, taillé ses arbres, et cultivé ses vignes? ne faut-il pas avoir fait paître et soigné ses vaches et ses brebis?

ADRIEN.

Voilà déjà bien du mal.

M. DE VERTEUIL.

Ce n'est encore que la première moitié de ses fatigues, car il faut ensuite cueillir ses fruits et ses légumes, moissonner son blé, le moudre et cuire la farine, ven-

danger ses raisins, les fouler et mettre le vin en tonneaux, travailler son lait pour en faire du beurre et du fromage. Vois déjà combien de bras avec les siens ont été mis en mouvement pour apprêter le repas le plus sobre. Tu n'as qu'à y ajouter une seule dragée, reste du repas du baptême de son dernier enfant; et voilà des vaisseaux et des flottes qui ont couru les mers, des milliers de nègres qui ont été réduits à l'esclavage, et jusqu'à des armées entières qui se sont égorgées pour sa table.

ADRIEN.

O mon papa! passons vîte à son habillement; j'espère qu'il ne sera pas si meurtrier.

M. DE VERTEUIL.

Son habillement est fort simple; mais, quoique ses chemises soient plus grossières que les nôtres, ses habits moins fins, ses souliers plus épais, il n'a fallu guère moins de peine pour tisser sa toile, fabriquer ses étoffes et tanner son cuir.

Il a fallu, pour lui comme pour nous, cultiver le lin, élever des brebis et du gros bétail.

A D R I E N.

J'en demeure d'accord, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Quant à son habitation, il a fallu encore, pour lui comme pour nous, planter d'abord des forêts pour y trouver, après bien des années, du bois propre à faire des poutres, des solives et des planches. Il a fallu forger le fer, fondre le verre, et broyer les couleurs; et ce n'est qu'après ces immenses travaux, que le fermier a pu habiter sa chaumière, quelque simple que tu la supposes.

A D R I E N.

Je n'avois pas pensé à tout cela.

M. DE VERTEUIL.

Tu vois combien il a fallu de choses pour que le paysan pût satisfaire ses premiers besoins, ces besoins généraux qui lui sont communs avec tous les hommes:

mais toutes ces choses lui ont-elles été données pour rien ?

ADRIEN.

Non, mon papa ; il a été obligé de les payer de son argent.

M. DE VERTEUIL.

Et cet argent, comment l'a-t-il gagné ?

ADRIEN.

Par son travail.

M. DE VERTEUIL.

Et quel est son travail ?

ADRIEN.

De labourer la terre.

M. DE VERTEUIL.

Et pour son labourage, ne lui faut-il pas toutes sortes d'instrumens, comme des charrues, des herses, des bêches, des pelles, des faulx ?

ADRIEN.

Oui, sans doute.

M. DE VERTEUIL.

C'est en cela que consistent ses besoins particuliers, c'est-à-dire ce qui lui est

nécessaire comme laboureur; et, comme tu le comprends sans peine, il lui faut encore beaucoup de travail pour se procurer l'argent nécessaire à l'acquisition de toutes ces choses.

ADRIEN.

Il est vrai; mais il les a maintenant; et le voilà pourvu de tout ce qu'il lui faut.

M. DE VERTEUIL.

J'en conviens. Hélas! ce n'est pas pour long-temps.

ADRIEN.

Comment donc, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Parce que toutes ces choses se brisent et se dégradent par l'usage. Or, pour les renouveler ou pour les entretenir seulement en bon état, il en coûte presque autant qu'il en avoit coûté d'abord pour les acheter.

ADRIEN.

Je vais lui donner un moyen d'épargner son argent.

M. DE VERTEUIL.

C'est un grand service que tu peux lui rendre. Quel est ce moyen, s'il te plaît?

ADRIEN.

C'est de fabriquer lui-même et de raccommoder ses outils, de faire ses vêtemens, de bâtir et de réparer sa maison. De cette manière, il n'aura jamais besoin des secours que les autres lui font payer.

M. DE VERTEUIL.

Tu te trompes, mon cher ami, car il ne peut faire toutes ces choses sans les avoir apprises. Il faut donc qu'il les apprenne de ceux qui les savent, et qu'il les paie au moins pour leurs leçons.

ADRIEN.

Cela est juste.

M. DE VERTEUIL.

Mais quand il auroit appris tout cela, et qu'il seroit même parvenu à le faire aussi bien que ses maîtres, ce qui est un peu difficile à imaginer, il seroit encore

bien embarrassé dans cette foule d'opérations. Plus il sauroit de choses, moins il pourroit tirer parti de son savoir.

ADRIEN.

Comment cela, s'il vous plaît?

M. DE VERTEUIL.

C'est que s'il étoit seul à labourer sa terre, à recueillir ses légumes et son blé, à mener paître ses troupeaux, à faire cuire son pain, à coudre ses vêtemens, à réparer sa maison, à forger ses outils, il ne sauroit guère par où commencer, et il ne trouveroit jamais assez de temps pour des occupations aussi nombreuses.

ADRIEN.

En effet, je commence à le craindre.

M. DE VERTEUIL.

D'ailleurs, ne peut-il pas arriver, tandis qu'il est au plus fort de sa moisson ou de sa vendange, que ses habits se déchirent, que ses outils se brisent, ou qu'un ouragan emporte son toit?

ADRIEN.

Hélas! oui.

M. DE VERTEUIL.

Il faudra donc alors qu'il suspende sa récolte, et laisse perdre son blé ou son vin, ou qu'il aille sans vêtemens, ou qu'il dorme dans une maison ouverte de tous côtés à la pluie, ou qu'il travaille avec un outil brisé, ce qui n'avanceroit pas certainement sa besogne.

ADRIEN.

Vous avez raison, mon papa; je retire le conseil que je voulois lui donner. Il ne vaut pas grand'chose.

M. DE VERTEUIL.

Tu me sauves la peine de t'en dire mon opinion. Tu vois par là, mon ami, qu'un homme qui voudroit agir sans le secours des autres, et se procurer par ses seuls moyens tout ce qui lui est nécessaire, seroit fort embarrassé, et qu'il ne pourroit même en venir à bout.

ADRIEN.

Oui, mon papa, j'en conviens pleinement.

M. DE VERTEUIL.

Nous verrons comment il devroit s'y prendre dans une pareille circonstance. Ce paysan, frappé de tous les embarras qu'il éprouve, en voulant se passer des secours d'autrui, en vient tôt ou tard à faire cette réflexion : Nous sommes ici beaucoup d'hommes rassemblés ; nous n'avons qu'à nous aider mutuellement, et la peine en sera plus légère pour tout le monde. Il court aussitôt rassembler ses voisins, et leur dit : Mes amis, je ne m'entends pas mal, comme vous le savez, à cultiver la terre. Je ferai venir du grain pour vous tous, à condition que l'un de vous me cuise du pain, qu'un autre me fasse mes vêtemens, que celui-ci forge mes outils, que celui-là répare ma maison quand elle menace ruine. Ce que chacun de vous fera pour moi, il pourra le faire

aussi pour tous les autres. Ainsi chacun n'aura besoin d'apprendre qu'un seul métier, il n'aura qu'une sorte d'ouvrage à faire, et il pourra s'en occuper constamment sans être détourné par d'autres travaux étrangers à son industrie. Voyez; consultez-vous.

ADRIEN.

Oh! je crois deviner leur réponse.

M. DE VERTEUIL.

En effet, une proposition aussi raisonnable ne peut manquer de réunir tous les suffrages. Tous s'écrient ensemble : Oui, oui, il faut nous aider les uns les autres, et nous partager les différens travaux, comme notre voisin le laboureur vient de nous le proposer. Chaque chose en ira beaucoup mieux, et se fera plus commodément pour tout le monde.

ADRIEN.

Ah! je suis bien charmé de leur voir prendre ce parti.

M. DE VERTEUIL.

Ils ne tardent pas long-temps à en ressentir les avantages. Si l'habit du laboureur vient à se déchirer tandis qu'il est occupé à faire sa moisson, il n'a besoin que de passer chez le tailleur, et celui-ci lui raccommode son habit, on lui en fait un tout neuf, tandis que le laboureur continue de recueillir son blé. De même encore s'il survient un orage qui endommage le toit de sa maison, il fait venir le couvreur qui répare cet accident, sans qu'il ait besoin de suspendre le travail pressant de sa récolte. De leur côté, le tailleur et le couvreur ne sont pas obligés de quitter leur ouvrage pour aller cultiver la terre et faire venir le blé dont ils ont besoin pour nourrir leur famille, parce qu'ils savent que leur voisin le laboureur se charge de ce soin, tandis qu'ils sont occupés de son toit et de son habit.

ADRIEN.

Voilà qui s'arrange à merveille pour chacun en particulier.

M. DE VERTEUIL.

Ajoute à cela que tous les ouvrages sont beaucoup mieux faits, parce que chacun n'ayant besoin d'apprendre qu'un seul métier et s'y adonnant entièrement, il en prend une connoissance plus étendue et l'exerce avec une bien plus grande facilité; au lieu que l'on ne fait jamais ni si parfaitement ni si vîte une chose dont on ne s'occupe que par intervalles, et qui est confondue avec d'autres travaux. Tu vois par là que tout le monde gagne à cet arrangement, puisque l'un fait plus d'ouvrage, et que les autres le reçoivent mieux conditionné.

ADRIEN.

Il n'y a pas le moindre mot à dire contre cette disposition.

M. DE VERTEUIL.

Tu comprends bien maintenant, mon fils, que, lorsque les hommes se sont ainsi partagé leurs travaux, celui qui ne sait faire venir que du grain, et celui qui ne sait faire que des habits, ont nécessaire-

ment besoin que l'un consomme les ſruits du travail de l'autre.

ADRIEN.

Oh! sans doute, mon papa. Car si le tailleur ne mangeoit pas les grains du paysan, et que celui-ci ne fît pas ſaire d'habit au tailleur, le métier ne seroit bon pour aucun des deux.

M. DE VERTEUIL.

Ta remarque est extrêmement juste.

ADRIEN.

Heureusement ils ont un bon parti à prendre, et je puis leur en faire la leçon par mon exemple. Lorsque j'ai fait un grand nombre de dessins, j'en troque une partie avec mes sœurs, contre une bourse ou des jarretières de leur façon. Ainsi le paysan et le tailleur peuvent troquer ensemble comme nous.

M. DE VERTEUIL.

C'est ce qu'ils feroient effectivement, si l'on n'avoit imaginé une chose encore plus commode, et que je t'expliquerai dans un autre entretien. J'ai maintenant,

mon fils, une question à te faire qui tient plus étroitement au sujet de notre conversation.

ADRIEN.

Voyons, mon papa, si je serai en état de vous répondre.

M. DE VERTEUIL.

Lequel des deux genres de vie te paroît le plus agréable pour les hommes, de se mêler quelquefois ensemble pour se communiquer leurs pensées et leurs sentimens, ou de rester toujours solitaires sans former aucune liaison les uns avec les autres?

ADRIEN.

Si j'en juge d'après moi-même, j'aurai bientôt décidé. Je me plais souvent à me voir seul pour en être plus appliqué à mes études; mais je ne voudrois pas que cette retraite durât toute la journée; et, lorsque j'ai fini mes devoirs, j'aime à me retrouver avec mon petit frère, avec mes sœurs et mes amis.

M. DE VERTEUIL.

Tu as bien raison, car vous pouvez alors jouer les uns avec les autres, ou aller vous promener de compagnie, ou travailler ensemble dans le jardin. Mais s'il vous falloit toujours prendre séparément vos plaisirs, comme vous prenez vos leçons, je conçois que vous en seriez bientôt dégoûtés.

ADRIEN.

Oh! c'est bien vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Il en est exactement de même pour les hommes. Nous venons de voir qu'ils trouvent beaucoup d'avantages à travailler de concert pour leurs besoins mutuels. Ils trouvent aussi, comme toi, une jouissance plus douce à prendre ensemble leur récréation et leurs plaisirs.

ADRIEN.

La preuve en est qu'on n'a jamais vu rire quelqu'un lorsqu'il est seul.

M. DE VERTEUIL.

Ce penchant qui porte les hommes à

se rechercher pour vivre les uns avec les autres, pour goûter leurs amusemens en commun, pour se partager entre eux leurs travaux, se nomme sociabilité; et l'assemblage des hommes qui se réunissent dans cet objet, se nomme société. En recueillant tout ce que nous avons dit jusqu'à présent dans cet entretien, tu peux juger combien ce sentiment de sociabilité est un don précieux pour les hommes, et combien l'établissement des sociétés leur est avantageux. Par là ils sont tous en état, non seulement de se procurer les uns les autres tout ce qu'il leur faut pour satisfaire aux besoins ordinaires de la vie, par un travail plus facile et plus parfait, mais encore, dans les intervalles de leurs occupations, ils peuvent se délasser de la manière la plus agréable, et goûter ensemble mille sensations délicieuses auxquelles ils deviennent plus sensibles en les partageant. Celui qui voudroit vivre à l'écart et travailler seul pour lui-même pourroit à peine se construire une mauvaise cabane, où il

seroit bientôt réduit à périr de tristesse et d'ennui, tandis que les hommes, en se réunissant, bâtissent des villes magnifiques où ils vivent ensemble au milieu de l'abondance et des plaisirs. Le sauvage errant au hasard dans les forêts, est obligé de se contenter pour sa nourriture de fruits agrestes, d'écorces et de racines: il n'a, pour se garantir de la fraîcheur humide des nuits et des glaces de l'hiver, que la peau de quelque bête féroce dont il ne sait pas même se revêtir. L'homme civilisé, au contraire, force la nature à lui fournir les fruits les plus abondans et les alimens les plus sains, qu'il fait préparer de la manière la plus flatteuse pour son goût. Il se fabrique des étoffes chaudes, légères et moëlleuses, qu'il fait varier pour toutes les températures et toutes les saisons. Que seroit-ce encore si je te parlois de tous les arts agréables que la société seule a su lui faire inventer, pour charmer ses sens et pour amuser son imagination, de ces nobles connoissances qui fortifient sa raison,

élèvent son ame, agrandissent son génie, lui font parcourir en un instant de la pensée la terre, les mers et les cieux, et remplir en quelque sorte de lui-même toute l'immensité de l'univers ?

MONNOIE,

COMMERCE, MARCHANDS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN son fils.

M. DE VERTEUIL.

DANS l'entretien que nous eûmes l'autre jour, mon cher Adrien, nous demeurâmes bien convaincus par nos réflexions, que nul homme n'est en état de faire seul toutes les choses qui lui sont nécessaires pour remplir ses besoins; qu'il faut en conséquence que celui-ci se charge d'une partie et celui-là d'une autre, afin qu'ils puissent tous se procurer de la manière la plus commode, la plus sûre et la plus abondante, toutes leurs nécessités. T'en souviens-tu encore?

ADRIEN.

Oh! oui, mon papa, je n'ai eu garde de l'oublier.

M. DE VERTEUIL.

Nous vîmes ensuite que, pour que chacun pût vivre de son état, il falloit que tous eussent besoin mutuellement du fruit de leurs travaux; le tailleur, par exemple, des grains du paysan; le paysan, à son tour, des habits du tailleur, et ainsi des autres.

ADRIEN.

Je me le rappelle aussi. Je voulois même qu'ils troquassent ensemble, comme je troque de mes ouvrages avec ceux de mes sœurs.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai; et je te dis à cette occasion que les hommes avoient imaginé un moyen encore plus commode. Je promis de te faire connoître ce moyen. Veux-tu que je m'acquitte en ce moment de ma promesse?

ADRIEN.

Je ne demande pas mieux, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien ! prête-moi toute ton attention.

ADRIEN.

Oh ! oui, je vous le promets.

M. DE VERTEUIL.

Dans l'enfance des sociétés, les hommes ont commencé par faire ce que vous faites vous-mêmes, toi et tes sœurs, dans votre enfance, c'est-à-dire par faire ensemble des échanges, pour se procurer mutuellement ce qui leur manquoit. Celui, par exemple, qui possédoit plus de moutons qu'il ne lui en falloit pour son usage, mais qui en revanche n'avoit pas assez de grain, étoit obligé d'aller de tous côtés chercher quelqu'un qui eût du grain de reste, et de lui demander s'il vouloit lui en donner un sac pour un ou deux moutons.

ADRIEN.

Voilà précisément ce que je fais, lorsque j'ai quelques desseins de trop, et qu'il me manque une bourse ou des jarretières.

M. DE VERTEUIL.

Si l'homme au grain étoit content de cette proposition, il donnoit de son blé, recevoit un ou deux moutons en échange, et l'affaire étoit ainsi terminée.

ADRIEN.

Je ne vois guère, mon papa, ce que l'on peut imaginer de plus simple et de plus commode.

M. DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, lorsque les choses s'arrangeoient ainsi; mais il pouvoit arriver que celui qui avoit trop de grain eût assez de moutons, ou qu'il ne se souciât pas d'en avoir.

ADRIEN.

C'est ce que je n'avois pas prévu.

M. DE VERTEUIL.

Alors il falloit que l'homme aux moutons allât s'adresser successivement à d'autres personnes, jusqu'à ce qu'enfin il en trouvât une qui eût trop de grain, et qui voulût justement échanger contre des moutons ce superflu.

ADRIEN.

Cela commence à devenir embarrassant.

M. DE VERTEUIL.

Tous ces échanges, comme tu le vois, coûtoient beaucoup de soin et de peines. Ils ne pouvoient même quelquefois s'effectuer, soit parce que l'on ne s'accordoit pas sur la mesure de blé qui pouvoit répondre à la valeur d'un mouton, soit parce qu'il s'élevoit encore de plus grandes difficultés, lorsqu'il étoit question d'échanger d'une autre nature, comme par exemple du troc de quelque service, ou de quelques journées de travail, contre un agneau ou un instrument de labourage.

ADRIEN.

Je vois là bien du temps perdu, et peut-être que même la chicane va s'en mêler.

M. DE VERTEUIL.

C'est ce qui fit concevoir l'idée de chercher quelque moyen qui pût abréger les négociations, et rendre les affaires plus aisées à conclure.

ADRIEN.

Et comment les hommes trouvèrent-ils ce moyen, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Après avoir fait sans doute un nombre infini d'opérations très-compliquées, ils en vinrent enfin à cette idée bien simple : Nous n'avons qu'à trouver une chose qui puisse être le signe représentatif de toutes les valeurs.

ADRIEN.

Je n'entends pas bien cela, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Tu le comprendras plus aisément,

lorsque je t'aurai dit quelle est cette chose.

ADRIEN.

Et quelle est-elle donc, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

C'est la monnoie, c'est-à-dire les petites pièces d'or, d'argent et de cuivre, sur lesquelles on empreint dans chaque état monarchique le nom, la figure et les armoiries du chef de la nation, et dans d'autres pays les armoiries seulement, accompagnées d'une inscription, ou d'une marque quelconque.

ADRIEN.

Ah! je commence à comprendre.

M. DE VERTEUIL.

Tu connois toutes les pièces de monnoies qui ont cours en France, les louis d'or, les écus de six francs, les petits écus, les pièces de vingt-quatre sous, de douze sous et de six sous, les pièces de deux sous et de six liards, les sous, les demi-sous et les liards? Tu sais aussi quelle est la valeur de chacune de ces

pièces à l'égard des autres ? Tu sais, par exemple, que cinq pièces de douze sous valent autant qu'un petit écu ?

ADRIEN.

Oh oui ! mon papa, je sais tout cela à merveille. Ce que je ne comprends pas bien encore, c'est comment cette monnoie est le signe représentatif de toutes les valeurs.

M. DE VERTEUIL.

Te souviens-tu que, lorsque nous entrâmes hier dans une boutique pour t'acheter des gants, et que nous en demandâmes le prix, la marchande nous dit : Je les vends vingt-quatre sous, messieurs, c'est un prix fait comme des pâtés.

ADRIEN.

Oui, mon papa, je me le rappelle.

M. DE VERTEUIL.

Tu vois donc, mon ami, qu'une pièce de vingt-quatre sous est le signe représentatif de la valeur de chaque paire de

gants de la même grandeur et de la même qualité que les tiens, puisque tu peux en avoir autant de paires que tu voudras pour autant de pièces de vingt-quatre sous.

ADRIEN.

Oui, mon papa, je conçois à présent. De la même manière un gros sou est le signe représentatif de la valeur de chaque petit pâté.

M. DE VERTEUIL.

A merveille, mon fils. Tu peux déjà voir en ceci même l'un des avantages de l'invention de la monnoie. Car supposons qu'un pâtissier voulût avoir des gants pour un de ses fils qui seroit de ta taille, et qu'il ne voulût pas débourser d'argent, il pourroit aller chez la gantière et lui dire : J'ai besoin pour mon fils d'une paire de gants de vingt-quatre sous; voulez-vous me la donner pour ces vingt-quatre petits pâtés d'un sou que je vous apporte? Il ne seroit plus question que de savoir si la gantière est assez friande de petits pâtés pour accepter cet

échange ; car le prix de chacun des objets étant bien déterminé par le moyen du signe représentatif de leur valeur, il ne pourroit y avoir de difficulté sur ce point.

ADRIEN.

Oui, cela est vrai, mon papa. C'est comme si le pâtissier avoit dit à la gantière : Achetez-moi ces vingt-quatre petits pâtés, et je vous acheterai une paire de gants. Cela est convenu, n'est-ce pas? Or, maintenant.....

M. DE VERTEUIL.

A merveille, Adrien; poursuis.

ADRIEN.

Et achetant mes vingt-quatre petits pâtés qui coûtent un sou la pièce, vous devriez me donner une pièce de vingt-quatre sous en achetant vos gants qui sont du même prix, il faudroit que je vous rendisse votre pièce. Il n'est donc pas nécessaire de mettre la main à la poche. Voilà mes petits pâtés, donnez-moi vos gants.

M. DE VERTEUIL.

C'est on ne peut mieux, mon cher fils. Tu vois par là que la monnoie est le signe réprésentatif de la valeur de toutes choses, puisque l'on estime leur valeur d'après la quantité de monnoie qu'il faudroit donner pour les avoir.

ADRIEN.

Il n'est rien de si clair. Mais, mon papa, quels sont les autres avantages de l'invention de la monnoie ?

M. DE VERTEUIL.

Je vais te les dire, mon fils. Si j'avois besoin d'une mesure de blé, d'une pièce de vin, ou d'un sac de laine, et qu'il n'y eût pas de monnoie, alors, comme nous le disions au commencement de cet entretien, je serois d'abord obligé de voir, parmi les choses dont je puis me passer, si j'aurois de quoi me procurer en troc les choses qui me manquent. Il me faudroit ensuite courir de côté et d'autre pour trouver une personne à qui le troc pût convenir, et enfin m'accorder

avec elle sur les conditions de l'échange, ce qui entraîne, comme tu en es convenu, beaucoup d'embarras et de difficultés.

ADRIEN.

Il est vrai.

M. DE VERTEUIL.

Mais, depuis l'invention de la monnoie, je n'ai plus besoin de me donner tant de peine. Je n'ai qu'à vendre les objets que j'ai de trop et que j'aurois proposés en échange; avec cet argent je suis sûr d'avoir, quand je le voudrai, les choses que je desire, parce que les marchands de blé, de vin ou de laine, aimeront mieux, par la même raison, avoir de l'argent, que tout ce que j'aurois pu leur proposer en troc, parce qu'ils sont sûrs d'avoir à leur tour, pour l'argent que je leur donnerai de ce que je leur achète, toutes les autres choses qu'ils voudront eux-mêmes acheter.

ADRIEN.

Cela me paroît clair.

M. DE VERTEUIL.

C'est aussi par une suite de l'invention de la monnoie, qu'il s'est établi dans toutes les villes et dans tous les villages des magasins et des boutiques où l'on peut trouver, pour de l'argent, toutes les choses diverses que l'on desire, sans avoir besoin d'aller courir en mille endroits pour se les procurer. Ainsi, par exemple, moi qui demeure à la ville, je ne suis pas obligé de traverser les campagnes pour aller acheter du blé chez le laboureur, du vin chez le vigneron, et de la laine chez le berger. Je trouve ici à ma porte des marchands qui ont une grande provision de blé, de vin et de laine, et qui me les cèdent pour mon argent, au moment précis où je veux les avoir, et de la qualité que je les desire.

ADRIEN.

Mais, dites-moi, je vous prie, comment les marchands gagnent-ils à cela? Je conçois sans peine que les gens de la

campagne trouvent du profit à vendre le blé qu'ils ont moissonné, le vin qu'ils ont tiré de leurs vendanges, la laine qu'ils ont coupée sur le dos des moutons élevés dans leur bergerie; mais les marchands qui vendent du blé, du vin et de la laine, ne les ont pas recueillis eux-mêmes.

M. DE VERTEUIL.

Non, sans doute; mais ils sont allés acheter ces denrées chez les paysans, et ils les revendent aux gens de la ville un peu plus cher qu'elles ne leur ont coûté. Ce surplus fait leur juste profit, car il faut bien qu'ils soient payés de la peine qu'ils ont prise de courir pour faire leurs emplettes, du soin qu'ils prennent de ces marchandises dans leurs magasins, et de l'embarras qu'ils ont de les détailler quelquefois par de très-petites portions. Tout cela les occupe tellement, qu'ils n'ont pas le temps de travailler de leurs mains pour gagner de quoi vivre; et c'est par le seul gain qu'ils font sur cette vente, qu'ils sont en état de soutenir les dé-

penses de leur maison, et d'élever leurs enfans.

ADRIEN.

Mais, mon papa, ne puis-je pas aller moi-même chez les gens de la campagne acheter le blé, le vin et la laine dont j'ai besoin pour mon usage, comme le marchand va les acheter pour les revendre?

M. DE VERTEUIL.

Oui, vraiment, rien ne t'en empêche.

ADRIEN.

Alors je n'aurai plus besoin de passer par ses mains.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai.

ADRIEN.

Ainsi j'aurai les choses à meilleur marché, puisque je ne les paierai pas plus que lui.

M. DE VERTEUIL.

Oh! voilà où je t'arrête.

ADRIEN.

Et comment, s'il vous plaît?

M. DE VERTEUIL.

Tu dois nécessairement les payer plus cher.

ADRIEN.

Pourquoi donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Les marchands qui vont faire leurs emplettes dans les campagnes achètent en gros au paysan son blé, son vin et la dépouille de ses troupeaux. Or le paysan trouve plus d'un avantage à se défaire de tout cela à la fois.

ADRIEN.

Et quels sont ces avantages, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

D'abord, pour son blé, il se délivre de la peine de le remuer de temps en temps dans son grenier, pour empêcher qu'il ne se gâte, et de la crainte de le perdre en tout ou en partie, soit par les vers ou les rats qui le dévorent, soit par les in-

cendies qui arrivent si fréquemment dans les villages. Ensuite, pour son vin, il épargne ce qu'il lui en coûteroit pour le nourrir dans ses tonneaux, et il n'a plus à craindre d'essuyer une grosse perte, si le vin venoit à tourner ou à s'aigrir. Enfin, pour ses laines, il n'a plus à les battre et à les mettre à l'air pour empêcher qu'elles ne s'altèrent.

ADRIEN.

Vraiment, voilà bien des peines et des inquiétudes de moins.

M. DE VERTEUIL.

Toutes ces considérations l'engagent à vendre ces denrées aux marchands qui les lui achètent toutes à la fois beaucoup meilleur marché qu'il ne le feroit à toi ou à d'autres qui iroient les lui acheter en détail, d'autant mieux que, touchant à la fois une assez forte somme, il voit mieux l'usage qu'il en peut faire pour faire prospérer de plus en plus sa culture.

ADRIEN.

Oui, en effet, ces raisons me paroissent fort bonnes.

M. DE VERTEUIL.

Ce n'est pas tout encore, mon fils.

ADRIEN.

Et qu'y a-t-il donc de plus?

M. DE VERTEUIL.

Quand le paysan te vendroit en détail quelque partie de ses denrées au même prix qu'il les vend en bloc aux marchands, tu perdrois encore à ne pas les acheter un peu plus cher chez celui-ci.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

M. DE VERTEUIL.

C'est qu'il faudroit te détourner de tes affaires, pour aller faire tes emplettes à la campagne, et ainsi perdre un temps qui peut être précieux, et dépenser de l'argent à louer des chevaux et une voiture. En sorte que, tout balancé, il t'en coûte moins cher d'aller chez le mar-

chand, et de lui donner quelque profit pour l'avantage que tu as de trouver chez lui, quand tu le desires, les choses dont tu as besoin, et de pouvoir faire ton choix pour le prix et pour la qualité.

ADRIEN.

Oui, je vois que l'on gagne amplement d'un côté ce que l'on perd de l'autre.

M. DE VERTEUIL.

Ce que je t'ai dit du blé, du vin et de la laine, s'étend à toutes les espèces de choses que l'on appelle marchandises, soit que les marchands les tirent du pays même, soit qu'ils les fassent venir des pays étrangers : en sorte qu'il n'est rien dans une ville comme celle-ci, qu'il ne soit facile de se procurer dès que l'on en a besoin.

ADRIEN.

Voilà qui est fort commode ; mais les marchands ne peuvent-ils pas profiter de cela pour vous vendre les choses au prix qu'ils veulent ?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami, il y a toujours dans chaque ville plusieurs marchands qui vendent les mêmes objets. Ainsi donc si l'un d'eux vouloit faire sur sa marchandise plus de profit qu'il ne doit, tous les acheteurs se détourneroient de son magasin pour aller dans un autre où l'on se contenteroit d'un profit raisonnable. C'est ce qui fait qu'un marchand n'ose pas demander plus que ses confrères, de peur qu'on ne vienne plus acheter chez lui, ce qui l'auroit bientôt ruiné. Il suffit donc d'un seul pour arrêter l'avidité de tous les autres; et le prix de chaque chose s'établit sur un taux juste et modéré.

RICHESSE,

CAPITAL, INTÉRÊTS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN son fils.

M. DE VERTEUIL.

Je t'ai parlé plus d'une fois, Adrien, de gens qui ont de grandes richesses, et qui possèdent de grands biens. Veux-tu que je te dise maintenant en quoi consistent ces biens et ces richesses, et comment on parvient à les acquérir ?

ADRIEN.

Ce sera fort utile pour mon instruction, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Le premier de tous les moyens que l'on peut employer pour s'enrichir, est de travailler de ses mains. Ainsi, par exemple, le laboureur cultive de ses mains son champ, et le jardinier ses ar-

bres et son potager, l'un pour en retirer du grain, l'autre des fruits et des herbages, qu'ils vendent tous deux à ceux qui en ont besoin. Les personnes qui sont sous leurs ordres travaillent aussi de leurs mains pour recevoir d'eux chaque jour le prix de leur travail. C'est de même ce que font les charpentiers, les maçons, les menuisiers, les orfèvres, les serruriers, et ceux qui font de la toile ou des étoffes de laine, de coton et de soie, que l'on appelle fabricans. Ils travaillent tous de leurs mains, eux et leurs ouvriers, pour gagner de l'argent par leur travail, les uns plus, les autres moins.

ADRIEN.

Et c'est avec cet argent qu'ils achètent tout ce qu'il leur faut pour vivre, n'est-ce pas?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils. Ceux qui dépensent chaque jour ce qu'ils gagnent par leur travail, sont obligés de travailler sans cesse, et ne deviennent, autant que cela

dure, ni plus riches, ni plus pauvres. Mais ceux qui sont actifs, industrieux, économes, et qui font de petites réserves sur leur entretien journalier, ramassent l'argent qu'ils épargnent, pour s'en servir bientôt à en gagner davantage.

ADRIEN.

Et comment font-ils, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Ils s'y prennent de différentes manières.

ADRIEN.

Oh! voyons-en une, je vous prie.

M. DE VERTEUIL.

Supposons, par exemple, qu'un homme qui fait de la toile gagne chaque jour plus d'argent qu'il ne lui en faut pour ses besoins et pour ceux de sa famille. Lorsqu'il est parvenu à ramasser une petite somme de ses économies, il va chercher un garçon qui sache son métier, et qui veuille travailler auprès de lui, et il lui dit : Si vous voulez venir faire de la toile chez moi, je vous four-

nirai tout le fil dont vous aurez besoin, et je vous donnerai de plus tant de sous par jour pour votre peine; mais, à cette condition, toute la toile que vous ferez m'appartiendra, et je pourrai la vendre à mon profit.

ADRIEN.

Oh! oui, mon papa; je comprends. C'est comme vous m'avez dit autrefois, que vous avez fait avec Louis le jardinier, pour l'entretien de votre jardin.

M. DE VERTEUIL.

C'est exactement la même chose, mon fils. Lorsque la convention est acceptée, cet homme, que l'on appelle maître, parce que le garçon travaille sous ses ordres, lui donne de la toile à faire, et la revend ensuite un peu plus d'argent qu'il ne lui en coûte pour payer le fil et le garçon, et ce surplus est son gain. Ainsi il gagne de l'argent, non seulement avec la toile qu'il fait lui-même, mais encore avec celle que son garçon lui fait. Son entretien cependant ne lui coûte pas plus; et

ainsi il amasse encore plus d'argent qu'il ne faisoit auparavant.

ADRIEN.

Oui, mon papa, cela est clair. Mais cet argent qu'en fait-il ?

M. DE VERTEUIL.

S'il n'a pas une manière plus avantageuse de l'employer, il s'en sert pour mettre un plus grand nombre d'ouvriers au travail, et pour gagner ainsi encore plus d'argent. De cette façon, plus il va, plus il fait travailler de bras pour son compte, et par conséquent plus il s'enrichit.

ADRIEN.

Mais, mon papa, en travaillant pour eux-mêmes, les ouvriers ne gagneroient-ils pas plus d'argent que le maître ne leur en donne ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, mon fils, puisque le maître a la plus grande partie du produit

de leur travail; mais les ouvriers ne sont pas en état de travailler pour leur compte.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Pour faire de la toile, il faut du fil, un métier et des outils; il faut encore prendre à loyer une maison, et tout cela coûte de l'argent. Mais ceux qui louent leur travail à la journée n'ont point d'argent, et par conséquent ils sont hors d'état de faire toutes les dépenses nécessaires pour s'établir. Il faut donc qu'ils aillent travailler chez ceux qui peuvent les faire; et ce sont ceux-ci qui ont le produit de leur travail, en leur payant chaque jour le prix de leur journée pour les faire subsister.

ADRIEN.

Les pauvres gens, que je les plains!

M. DE VERTEUIL.

Et moi aussi, mon fils. Mais ils ont au moins l'espérance de parvenir, par leur économie, à se faire à leur tour un petit établissement.

ADRIEN.

ADRIEN.

Il est vrai, puisque les maîtres ont commencé comme eux.

M. DE VERTEUIL.

Ce que je t'ai dit du tisserand, tu sens à merveille que cela s'étend à tous les autres fabricans, quel que soit leur métier.

ADRIEN.

Oui, mon papa, ce doit être la même chose pour tous ceux qui travaillent de leurs mains.

M. DE VERTEUIL.

Le second moyen de gagner de l'argent, est le commerce que l'on fait aussi de diverses manières. Par exemple, on commence par acheter quelques petites marchandises, que l'on revend avec un peu de profit.

ADRIEN.

Oui, mon papa; comme ces petits marchands qui courent les rues.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien! mon fils, lorsqu'un de ces petits marchands dont tu parles gagne

chaque jour assez d'argent pour n'avoir pas besoin de l'employer en entier à sa subsistance et à son entretien, il emploie le surplus à acheter plus de marchandises qu'auparavant, ou à en acheter d'un plus grand nombre d'espèces; et alors il fait d'autant plus de profit, qu'il achète et revend davantage. En étendant ainsi peu à peu son commerce, plus il va, plus il s'enrichit; et il y a un grand nombre d'exemples de ces petits marchands qui sont devenus à la fin les plus riches particuliers de leur pays.

ADRIEN.

Mais, mon papa, lorsqu'ils sont devenus riches, que font-ils de cet argent? le dépensent-ils?

M. DE VERTEUIL.

Ceux qui sont sages ne le dépensent pas tout. Ils font, à la vérité, beaucoup plus de dépenses lorsqu'ils sont riches, qu'ils n'en faisoient lorsqu'ils étoient pauvres; mais il y a aussi beaucoup de gens qui gagnent plus à faire le commerce ou à

cultiver les terres, ou à faire travailler des ouvriers dans leurs fabriques, qu'ils ne sauroient en dépenser en vivant avec la plus grande aisance.

ADRIEN.

Que peuvent-ils donc faire de ce surplus, à moins de le garder dans leurs coffres ?

M. DE VERTEUIL.

Dans leurs coffres, il ne leur rapporteroit rien. Ils ne l'y gardent qu'en attendant l'occasion de s'en servir avec avantage, en le plaçant de manière qu'il leur rapporte un nouveau profit.

ADRIEN.

Et comment le placent-ils ?

M. DE VERTEUIL.

Ils peuvent le faire encore de diverses manières. Par exemple, ils achètent la maison où ils demeurent, ou d'autres maisons qu'ils louent pour une certaine somme d'argent par an; et cette somme accroît encore leurs richesses, s'ils ne préfèrent pas de s'en servir pour augmenter leur dépense. Lorsqu'ils ne veulent pas

acheter de maison, ou qu'ils en possèdent assez, ils achètent des pièces de terre.

ADRIEN.

Et que font-ils de ces pièces de terre, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Ils les font cultiver à leur profit, ou, s'ils veulent s'épargner ce soin, il ne manque pas de fermiers qui les prennent en ferme, moyennant une certaine somme qu'ils leur paient par an.

ADRIEN.

Et pourquoi les fermiers prennent-ils ces terres en ferme?

M. DE VERTEUIL.

Pour les cultiver et y faire venir du blé, ou bien pour y faire nourrir du bétail, si ces terres sont en prairies. De l'une ou de l'autre de ces manières, les fermiers gagnent plus d'argent qu'ils n'en donnent pour le prix de leur ferme. Ce prix annuel, que le maître de la terre reçoit, grossit ses revenus, et par conséquent sa richesse : et, quoiqu'il ait affermé cette

terre, il en conserve la propriété, parce que c'est seulement son usage qu'il cède au laboureur, pour le prix que celui-ci lui en donne tous les ans, pendant un certain nombre d'années dont ils sont convenus.

ADRIEN.

Et lorsque ce nombre d'années s'est écoulé, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Alors le maître de la terre peut en faire ce qu'il lui plaît, c'est-à-dire la cultiver lui-même, ou la donner une seconde fois en ferme au même fermier, ou prendre un autre fermier qui lui en donne davantage.

ADRIEN.

Mais si, avant ce temps, un second lui en présentoit un meilleur prix, est-ce qu'il ne pourroit pas l'accepter?

M. DE VERTEUIL.

Non, sans doute, mon fils. Le fermier, en faisant un bail, c'est-à-dire en faisant un traité avec le maître de la terre, pour en jouir pendant un certain nombre d'an-

nées déterminé, a dû être assuré que pendant tout ce temps il ne seroit pas troublé dans sa jouissance. C'est dans cette assurance qu'il sème, qu'il plante, qu'il défriche; et il ne seroit pas juste, lorsqu'il auroit fait toutes ces améliorations, qu'un autre survînt pour en profiter.

ADRIEN.

Oui, vous avez raison, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Revenons au propriétaire de la terre. Aussi long-temps qu'il en reste possesseur, c'est-à-dire qu'il ne la revend pas à un autre, sa richesse s'accroît tous les ans de la somme que son fermier lui paie.

ADRIEN.

Oui; mais si son fermier ne le paie pas?

M. DE VERTEUIL.

Il se garde bien d'y manquer; car en ce cas il seroit exposé à voir vendre tous ses meubles et tous ses outils, au profit du maître de la terre, et même à voir casser son bail.

ADRIEN.

Oh ! je sens que cela doit le rendre exact à ses paiemens.

M. DE VERTEUIL.

Il est encore une autre manière de faire usage de son argent, ou, comme on dit, de le placer, en sorte qu'il rapporte un certain profit, sans avoir besoin d'acheter ni terres ni maisons, ni d'établir des fabriques, ou de faire le commerce.

ADRIEN.

Oh! voyons, s'il vous plaît; je ne devine pas ce moyen.

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'on veut acheter une maison ou une terre, ou que l'on veut étendre davantage son commerce ou ses fabriques, et que l'on n'a pas assez d'argent pour cela, alors on cherche quelqu'un qui ait de l'argent à placer. Si cette personne vient à savoir que moi, par exemple, j'ai une certaine somme oisive dans mes coffres, elle vient me trouver, et me dit : Si vous voulez me prêter mille écus pour un tel

nombre d'années (cinq ans, si tu veux), je vous donnerai chaque année cinquante écus, et, au bout des cinq ans, je vous rendrai vos mille écus tout entiers. Si je consens à cette proposition, parce que la personne me paroît honnête, et en état de me payer, je lui compte la somme. En la recevant, elle me donne en échange un papier où elle déclare avoir emprunté de moi mille écus, pour lesquels elle s'oblige de me donner cinquante écus chaque année, et de me rendre mes mille écus en entier au bout de cinq ans. Elle met sa signature au bas de ce papier; et c'est ce qu'on appelle un billet ou une obligation. La somme que je lui prête s'appelle capital, et les cinquante écus qu'elle me donne chaque année s'appellent rente ou intérêts.

ADRIEN.

Il me semble, mon papa, que cette personne ne gagne pas beaucoup à ce marché.

M. DE VERTEUIL.

Pourquoi le penses-tu, mon fils? c'est sans doute parce qu'elle ne reçoit que mille écus, et que, pour cette somme, elle me donne d'abord cinquante écus tous les ans, et qu'au bout de cinq années, elle n'en est pas moins obligée de me rendre mes mille écus tout entiers.

ADRIEN.

Oui, vraiment; n'est-ce pas une duperie de sa part?

M. DE VERTEUIL.

Non, pas autant que tu pourrois l'imaginer. Elle y gagne plus que moi, peut-être.

ADRIEN.

Et comment cela, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

C'est qu'elle n'emprunte ces mille écus que pour les employer d'une manière qui lui rapporte, tous les ans, au-delà des cinquante écus qu'elle me donne. Si elle achète, par exemple, pour cette somme,

une pièce de terre qu'elle trouve à affermer soixante écus, tu vois déjà que c'est dix écus qu'elle gagne. Mais si elle met ces mille écus dans son commerce, ou dans ses fabriques, elle peut aisément gagner beaucoup davantage lorsque ses affaires vont bien. Il n'y a donc pas de perte pour elle, mais souvent, au contraire, un très-grand profit à me donner cinquante écus par an de mes mille écus.

ADRIEN.

Mais, mon papa, est-il bien honnête de prêter de l'argent à quelqu'un pour en tirer du profit?

M. DE VERTEUIL.

Pourquoi non, mon fils? Nous avons vu l'autre jour que l'argent étoit le signe représentatif de toutes les valeurs. Une somme de mille écus représente donc un champ que j'acheterois à ce prix. Or, si je puis honnêtement affermer un champ que j'achète, ne puis-je pas de même affermer

pour ainsi dire l'argent avec lequel je l'aurois acheté ?

ADRIEN.

En effet, l'un vaut l'autre.

M. DE VERTEUIL.

Lors donc qu'une personne desire que je lui prête mes mille écus dont j'aurois pu faire usage moi-même, il est juste qu'elle me donne tous les ans une rente qui réponde à ce que ces mille écus m'auroient rapporté si je les avois employés comme elle. Autrement je serois un insensé de me priver, sans aucun dédommagement, d'une somme qui m'auroit apporté un revenu honnête, pour la mettre entre les mains d'une autre personne qui s'en feroit elle-même un revenu.

ADRIEN.

Oh ! c'est clair.

M. DE VERTEUIL.

Je puis cependant renoncer à recueillir le fruit d'un argent acquis par mon travail, ou ménagé par mon économie, lorsqu'il

s'agit d'obliger un ami, ou de secourir un malheureux qui peut se tirer d'embarras par ce moyen. C'est alors que je me reprocherois de recevoir l'intérêt de l'argent que je leur aurois prêté, puisque j'aurois déjà trouvé cet intérêt dans la satisfaction que mon cœur éprouve à les obliger. Mais si un étranger m'emprunte pour s'enrichir, n'est-il pas raisonnable qu'il me donne une partie du gain qu'il fait avec mon argent, pour me tenir lieu du gain que j'aurois pu faire moi-même si je l'avois employé ?

ADRIEN.

Rien de plus juste, mon papa. Mais n'est-il pas d'autres moyens de placer son argent ?

M. DE VERTEUIL.

Il en est un autre encore que je veux te dire. Mais, pour que tu puisses mieux le comprendre, il est nécessaire de te parler auparavant d'un autre objet dont il importe que tu sois instruit. Tu as souvent entendu dire, sur-tout pendant ces derniers

niers temps, que l'état est obligé de faire beaucoup de dépenses, et que tous les citoyens, pour fournir à ces dépenses, paient différentes impositions?

ADRIEN.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Dans un état bien administré, ces impositions ne s'élèvent qu'à la somme justement nécessaire pour les frais de l'administration, ou seulement à quelque chose de plus que l'on tient en réserve pour parer à des événemens imprévus.

ADRIEN.

Et quels peuvent être ces événemens imprévus, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Je me bornerai à te citer celui du moment : la crainte d'une guerre qui nous oblige de faire des préparatifs pour n'être pas surpris.

ADRIEN.

Oui, je comprends.

M. DE VERTEUIL.

Mais quand la guerre arrive en effet, alors l'état se trouve avoir besoin de plus d'argent que les impôts n'en rapportent, et il a besoin de très-fortes sommes à la fois. Dans une pareille circonstance, où il n'est pas possible d'établir tout de suite de nouvelles impositions, l'état dit aux citoyens : Si vous voulez me prêter de l'argent pour lever des troupes, armer des vaisseaux, et pourvoir à tous les besoins de la guerre, alors, sur les nouveaux impôts qu'il faudra établir pour la dépense extraordinaire que la guerre va occasionner, je vous paierai, tous les ans, cinquante francs pour chaque somme de mille livres que vous me prêterez, et cela jusqu'à ce que les nouveaux impôts et mes économies m'aient mis en état de vous payer en entier la somme que vous m'aurez prêtée.

ADRIEN.

Oui, oui, je conçois à merveille. L'état fait alors comme le particulier dont vous

me parliez, et qui emprunte l'argent qui lui manque pour faire aller ses affaires.

M. DE VERTEUIL.

C'est justement la même chose. Aussi l'état donne-t-il, de même que ce particulier, des billets ou obligations à celui qui lui prête son argent. Ainsi, pour chaque somme de mille livres que je prête à l'état, il me donne un billet dans lequel il déclare qu'il a reçu de moi la somme de mille livres, et que, pour cette somme, il me paiera à moi, ou à telle autre personne à qui j'aurai cédé mon droit, cinquante livres d'intérêt par an, jusqu'à ce qu'il m'ait rendu en entier la somme que je lui ai prêtée.

ADRIEN.

Un mot d'explication, mon papa, je vous prie. Vous dites qu'il paiera ces cinquante livres d'intérêt à telle autre personne à qui vous aurez cédé votre droit? je ne comprends pas bien cela.

M. DE VERTEUIL.

Je vais te l'expliquer. Avec le billet

d'état que j'ai reçu pour la somme que j'ai prêtée, je puis aller tous les ans demander aux payeurs des rentes de l'état la somme de cinquante livres d'intérêt, pour l'année qui vient de s'écouler; mais je ne puis redemander, lorsque je le veux, le capital de mille livres que j'ai prêté, parce que l'état n'a pas toujours assez d'argent en caisse pour rembourser les sommes qu'il a empruntées, au moment précis où les prêteurs voudroient les ravoir. Il faut attendre le terme dont on est convenu.

ADRIEN.

Voilà qui est fort incommode, mon papa, de ne pouvoir pas ravoir son argent lorsqu'on en a besoin.

M. DE VERTEUIL.

Cela est vrai, mon fils. Mais lorsqu'on a prêté de l'argent jusqu'à une certaine époque, on devroit savoir qu'on n'en seroit pas remboursé avant ce temps.

ADRIEN.

Cela ne laisse pas cependant d'être fâ-

cheux; car on pourroit mourir de faim avec son chiffon de papier.

M. DE VERTEUIL.

Rassure-toi, mon ami. Il est heureusement une autre manière de ravoir son argent lorsqu'on le desire; ce qui revient au même.

ADRIEN.

Ah! tant mieux. Mais comment donc faire en pareil cas?

M. DE VERTEUIL.

Aussitôt que j'ai besoin des mille livres que j'ai prêtées à l'état, je vais trouver la première personne qui a de l'argent à placer, et je lui dis : Voici une obligation par laquelle l'état reconnoît me devoir la somme de mille livres de capital, avec cinquante livres d'intérêt par an. Si vous voulez me rembourser les mille livres, et me payer l'intérêt échu jusqu'à ce jour, je vais vous céder mon obligation. De cette manière, vous pourrez, à la fin de chaque année, aller toucher à ma place, du payeur des rentes, les cin-

quante livres d'intérêt annuel. Et lorsque le temps que l'état a pris pour s'acquitter du capital sera arrivé, c'est à vous qu'il le remboursera, puisque je vous transporte mon droit. Cette personne accepte avec plaisir ma proposition, parce qu'elle trouve ainsi le moyen de tirer l'intérêt du capital qui étoit oisif dans ses coffres, et que si elle vient à avoir besoin de son argent, elle pourra faire avec une autre personne ce que je viens de faire avec elle. C'est ainsi que les obligations passent de main en main, jusqu'au moment où l'état les rembourse.

ADRIEN.

Rien de plus commode, en effet, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Revenons maintenant à notre premier objet. Tu peux comprendre, d'après tout ce que nous avons dit, que celui qui a des terres, des maisons et des obligations dont il retire un revenu annuel, et qui, au lieu de dépenser tout ce revenu, en

réserve une partie pour acheter encore d'autres terres, d'autres maisons et d'autres obligations, doit, d'année en année, devenir plus riche.

ADRIEN.

Cela est clair.

M. DE VERTEUIL.

Sa richesse s'accroît ainsi, quoiqu'il ne travaille pas de ses mains pour gagner de l'argent, quoiqu'il n'établisse pas de fabriques, ou qu'il ne fasse pas de commerce; parce que l'excédent de son revenu sur sa dépense grossit tous les ans son capital, et que son capital, en grossissant, augmente chaque année son revenu.

ADRIEN.

n'est rien de si aisé à concevoir.

M. DE VERTEUIL.

La richesse de cet homme s'accroît encore davantage, s'il exerce ses talens en qualité d'avocat ou de notaire, ou s'il a quelque emploi pour lequel il reçoive des appointemens : plus il gagne

dans ses fonctions, plus il économise sur ses revenus.

ADRIEN.

Et par conséquent, plus il peut s'enrichir. Je ne m'étonne pas s'il y a des gens qui possèdent tant de biens.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai. Il y en a d'autres, au contraire, qui aiment mieux dépenser tout le revenu, et ceux-là ne deviennent ni plus pauvres ni plus riches; mais leur fortune reste toujours dans le même état.

ADRIEN.

A la bonne heure.

M. DE VERTEUIL.

D'autres enfin dépensent plus qu'ils n'ont de revenus, sans rien gagner d'ailleurs pour réparer la brèche qu'ils font ainsi chaque année à leur capital. Ceux-là, comme tu le sens à merveille, plus ils vont, et plus ils deviennent pauvres; et ils finissent souvent par souffrir le besoin dans leur vieillesse, après avoir

joui de l'aisance dans leurs premières années.

ADRIEN.

Voilà de grands fous, ce me semble.

M. DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, mon fils, et ils méritent bien leur sort; mais leurs pauvres enfans, que je les plains! Il auroit bien mieux valu pour eux qu'ils fussent nés dans la pauvreté.

ADRIEN.

Pourquoi donc, mon papa, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Lorsque les parens viennent à mourir, ils laissent tous les biens qu'ils possèdent à leurs enfans, qui les partagent entre eux; mais, lorsque les parens ont dissipé leurs biens, ils ne peuvent rien laisser à leurs enfans, qui sont alors aussi pauvres que les parens l'étoient avant de mourir. Il faut donc que ces enfans se livrent au travail le plus pénible, pour

avoir de quoi vivre ; et cela leur est d'autant plus dur, qu'ils n'y sont pas accoutumés, et qu'au lieu d'avoir appris aucun métier pour gagner leur vie, ils ont, au contraire, été nourris dans la mollesse, tandis que leurs parens jouissoient d'une fortune aisée. Tu vois donc que ces pauvres enfans sont plus malheureux de leur bonheur passé, qu'ils ne le seroient d'être nés dans la misère, parce qu'alors du moins ils auroient appris de bonne heure à mener une vie dure et à gagner leur pain.

ADRIEN.

Oui, cela n'est que trop vrai, mon papa ; mais, lorsque les parens sont riches, les enfans sont-ils riches aussi ?

M. DE VERTEUIL.

Cela n'arrive pas toujours. Si des parens n'ont qu'un seul enfant, cet enfant, en héritant de leurs biens, est lui seul aussi riche que son père et sa mère l'étoient ensemble. S'il y a deux enfans, ils partagent la succession, et chacun

d'eux est alors aussi riche que leur père et leur mère l'étoient séparément; mais, s'ils sont quatre, cinq, huit, dix enfans, ou même davantage, il se trouve, par le partage des biens, que chacun des enfans n'a qu'un quart, un cinquième, un huitième, un dixième, ou moins encore, de ce que leurs parens possédoient ensemble. C'est ainsi qu'il arrive souvent que les enfans de parens très-riches ne sont pas riches eux-mêmes, lorsque les parens n'ont pas travaillé à accroître leurs biens en proportion de leur famille; car si le père et la mère avoient ensemble dix mille livres de rente, et qu'ils aient laissé dix enfans, chacun des enfans n'a plus que mille livres de rente pour sa portion; ce qui fait, comme tu le vois, une très-grande différence.

ADRIEN.

Et que font alors ces enfans, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Ils cherchent, chacun de son côté, à

se faire un état. L'un se retire à la campagne, et vit du produit de ses terres; l'autre établit une manufacture; celui-ci se met dans le commerce; celui-là entre dans la robe ou dans le service militaire; les autres enfin cherchent à obtenir des emplois. Ainsi chacun d'eux travaille à se tirer d'affaire, et quelquefois ils deviennent tous aussi riches que l'étoient leurs parens.

ADRIEN.

Ils doivent avoir bien de la peine. Il auroit bien mieux valu pour eux que chacun fût d'abord assez à son aise pour n'être pas obligé de travailler.

M. DE VERTEUIL.

Ils auroient peut-être gagné à cet arrangement, beaucoup moins que tu ne penses, mon fils. Il y a beaucoup d'hommes qui, dès leur jeunesse, ont eu assez de fortune pour n'avoir eu besoin de rien faire, et qui se sont contentés de vivre du revenu de leurs maisons,

de

de leurs terres et de leurs obligations. Il semble, au premier coup-d'œil, qu'ils doivent être les personnes les plus heureuses de la terre. Mais, lorsqu'on y regarde de près, on voit que c'est justement parmi ces riches qui n'ont rien à faire, que se trouvent les êtres les plus maladifs, les plus tristes et les plus mécontens de leur état.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, mon papa, je vous en prie ?

M. DE VERTEUIL.

D'abord, l'oisiveté dans laquelle ils croupissent les rend lourds et fainéans. Ensuite l'usage d'une nourriture friande et délicate affoiblit leur estomac. Enfin, comme ils n'ont pas d'occupations fixes et nécessaires, ils ne savent, pendant la plus grande partie du jour, comment employer leur temps, et ils se voient dévorer par l'ennui, ce qui est peut-être le plus grand des malheurs.

ADRIEN.

En ce cas-là, je les plains.

M. DE VERTEUIL.

On voit, au contraire, que ceux qui sont forcés, par la médiocrité de leur fortune, de mener une vie simple et frugale, jouissent ordinairement d'une bonne santé; que ceux qui ont un travail journalier qui les occupe sont vifs, joyeux, ne s'ennuient jamais, et que la pensée d'être utile aux autres et à eux-mêmes par leurs travaux leur donne une satisfaction intérieure que les oisifs ne connoissent pas, et dont ils ne peuvent pas même se former une idée. Tu vois par là, mon fils, que, pour vivre heureux, il s'agit moins d'être riche que de savoir employer son temps. C'est une observation que je te prie de bien retenir, pour t'assurer toi-même de sa vérité dans toutes les circonstances de ta vie.

ADRIEN.

Oh! oui, mon papa, je vous le promets.

M. DE VERTEUIL.

Il y a encore une autre chose à remarquer dans ce que nous disions tout-à-l'heure.

ADRIEN.

Et quoi donc, je vous prie!

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'il y a beaucoup d'enfans dans une famille, il est tout naturel de prévoir que ces enfans seront infiniment moins riches que leurs parens.

ADRIEN.

Oui, en effet; vous venez de me le démontrer.

M. DE VERTEUIL.

Les parens, s'ils sont sages, doivent donc alors se garder avec soin d'accoutumer leurs enfans à mener une vie aussi aisée que celle qu'ils mènent eux-mêmes. Ils doivent, au contraire, leur faire prendre l'habitude du travail et de la frugalité; et les enfans, à qui l'on aura eu soin d'inspirer cette réflexion, sentiront

d'eux-mêmes qu'une pareille éducation leur devient nécessaire.

ADRIEN.

Oh! oui, sans doute; m'en voilà convaincu pour ma part.

M. DE VERTEUIL.

Une vie frugale et laborieuse n'est un malheur que pour ceux qui, dès leur enfance, ont été nourris dans la mollesse. Mais celui qui est accoutumé de bonne heure au travail et à la sobriété sait y trouver ses plus doux plaisirs. Une fortune modérée remplira son ambition, tandis qu'elle ne paroîtroit aux autres qu'une situation indigente, dont ils n'auroient pas même le courage de chercher à sortir, par l'exercice d'une sage industrie.

ADRIEN.

O les lâches!

M. DE VERTEUIL.

Tu le vois, mon ami, tout dépend de l'éducation; et c'est pour cela que

les pères ne peuvent jamais veiller avec trop de soin sur les idées et les habitudes qu'ils voient prendre à leurs enfans, parce que c'est ordinairement à ces premières dispositions qu'est attaché le bonheur ou le malheur du reste de leur vie.

ADRIEN.

O mon papa ! veillez donc sur les miennes, je vous en conjure. Je m'abandonne entièrement à votre sage tendresse.

M. DE VERTEUIL, *en l'embrassant.*

Oui, mon cher Adrien, j'en feraï mon devoir et mon plaisir. Je tâcherai, sur-tout, de t'apprendre de bonne heure à ne pas craindre le travail, et à te contenter de la situation à laquelle la Providence te destine. Si elle est fortunée, l'esprit de modération que tu auras contracté dès l'enfance te défendra contre le danger naturel d'abuser de la prospérité. Si elle est sujette à quelques embarras, tu auras la patience

et le courage nécessaires pour combattre et vaincre l'infortune. Les inspirations d'un cœur honnête te diront toujours le parti qu'il te faudra prendre, et tu ne pourras jamais manquer d'être intérieurement heureux, dans quelque état que tu puisses te trouver.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

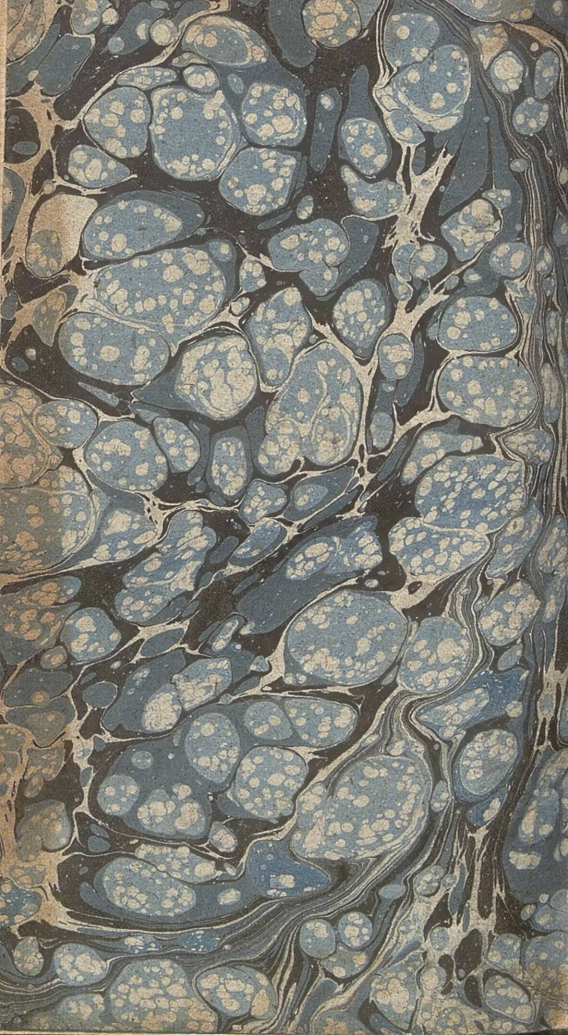
TABLE

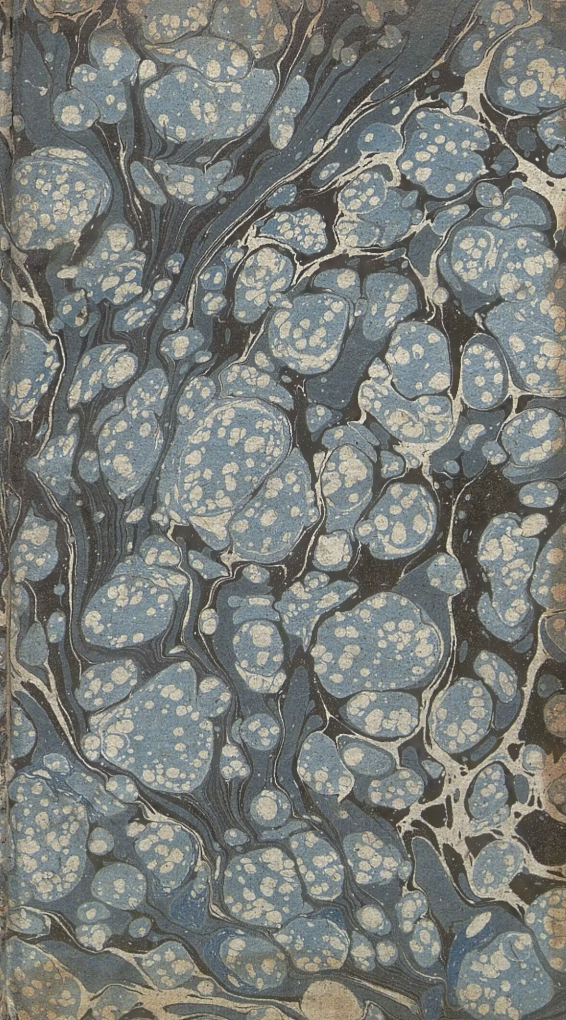
Des Pièces contenues dans les deux volumes du LIVRE DE FAMILLE.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE.






111
ŒUVRES
DE
BERQUIN.
21
21


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm